

Guerre Franco-Allemande 1939
1940-1945

Mémoires du K.G.

Matricule :
49626



CAHIER N° 2

Jean-Louis Morvan

Samedi 19 Juin : 1940 - 1945 : 19 Mars - Lundi

Matricule 49 626

Cahier n° 1.....

19 Juin 1940 - Guingamp

1. Fronstalag de Compiègne, 2. Stalag de Limburg, 3. Stalag de Frankenthal, 4. Oflag de Mayence, 5. Stalag de Limburg

Cahier n° 2..... pages

XIID 6. Stalag de Trêves

a. Traben-Trarbac'h : 9 Jan 1942 - 15 Janvier	3
b. Cochem : 15 Janvier - 20 Février	6
c. Traben-Trarbac'h - 20 Février - 6 Juillet	6
d. Trêves : 6 Juillet - 5 Août 1944	23
e. Traben-Trarbac'h - 5 Août - 19 Mars 1945	25
- Septembre 1944	30
- Noël 1944	39
- 1er Février 1945	42
- 3 Mars	49

19 Mars 1945 - Traben-Trarbach **64**

La captivité dure

Vive la Joie ... Quand
même ! ...



Kriegsgefangener Arbeits-
Kommando : 322 A

M. Stamm Lager XIIA TRIER

Traben-Trarbach

9 janvier 1942 - 27 mars 1945

Le 7 janvier à Limburg, le maître de baraque vient demander un volontaire pour aller travailler chez un vigneron. Je m'inscris et le lendemain, je prends le train à destination de Traben-Trarbach, sur la Moselle, ville qui m'est tout à fait inconnue. Enfin si cela ne va pas je tâcherai de nouveau de partir. Il vaudra mieux, je l'espère, être là qu'au camp où tout le monde est puni pour un mois. Une baraque ayant chanté à Noël une chanson peu favorable à ses messieurs, tous les prisonniers du Stalag doivent rester dehors de huit heures à midi, d'une heure à six heures. Là, nous devons tourner interminablement autour de la cour, comme des chevaux de manège. Il gelait très fortement. Il neige à présent. Bien entendu un "ange gardien" m'accompagne. Je traverse Coblenz (bouillon chaud à la Croix Rouge) et je prends la vallée de la Moselle : contours interrompus, à droite et à gauche, des vignes. Les villages sont presque tous surmontés de "Burgs" audacieusement placés sur des pentes abruptes. Je m'arrête à Bullay, traverse un pont double et dors à Wolf. Le

lendemain arrive à Traben-Trarbach à neuf heures. La Moselle est gelée et recouverte de neige. Paysage splendide. A gauche, pente très abrupte recouverte de bois ; tout au-dessus, surplombant la gare, les ruines d'un Burg au-dessus d'un précipice. On se demande comment des êtres humains aient pu avoir une telle audace. Les murs du Burg continuent le précipice de cinquante mètres au moins. C'est le Gräfurburg habité par la Comtesse Loretta, une bandit qui arrêta les bateaux sur la Moselle et les pillait bien souvent. Elle arrêta l'évêque de Trèves en tournée pastorale et l'y enferma jusqu'à sa mort. Le roi Louis XIV en 1680 mit le siège et, douze canons placés sur les hauteurs des vignes du Kästel (les "zwelve Apostel") mirent le château en ruines. La comtesse réussit à s'enfuir par un orifice placé en plein roc et montant verticalement d'une hauteur de soixante mètres jusqu'au sommet du mont : Bismarkhöhle. Des ruines, où domine Trarbach et l'on voit les créneaux où étaient placés les canons de la Comtesse Loretta pour tirer sur la ville. Burg absolument imprenable en son temps. De là, on voit Trarbach dans son nid et s'effilant à travers la vallée comme un serpent. La vallée est si étroite que le moindre espace est utilisé. La ville suit la vallée pour finir à l'hôpital Mannes-Manheim, maison de repos et de bains pour les ouvriers d'une usine de Düsseldorf. Du côté gauche, elle suit une autre vallée : Schottstrasse, et de là, part la route en épingle à cheveux vers Irmenach, sept kilomètres de montée avec quantité de virages accentués. Surplombant cette route la vigne du Schlossberg, côte renommée pour le bon vin qu'elle fournit. Devant le Mülleresch, Redoute, avec la villa Melhscheimes, le capitaliste de la région ("villa sonora"). La vigne décrit une courbe pour finir dans une vallée étroite (Holfang Mûnscheroth). Au dessus, le plateau du Loup (Wolferberg).



Face à Mülleresch, les vignes du Kästel (petit fort) Halsberg-Herbsberg. En face, Vohl et Hümeroth. Puis c'est la vallée des eaux thermales : Bad Wildstein (bain de la pierre sauvage). D'un côté, les vignes du Hungberg, du Hühnerberg (les meilleures) et du Sehr. Vigne à part, Schraubes. Au-dessus, des dernières vignes, sur les plateaux de Unbell, Höderhof, Hollou, se trouvent les terrains de culture de Traben-Trarbach. Aux eaux, paysages féeriques, monts surplombant la route qui se tord entre des rochers à pic et boisés. L'hôtel des bains est perdu dans les bois. Région touristique. De l'autre côté de la Moselle, Traben, placé au bas d'un mont en forme de cône sectionné. Le Moselle entoure ce mont aux trois quarts et revient presque à son point de départ. C'est le Mont Royal où Vauban avait fait faire des fortifications qui existent toujours et sont curieuses à voir. Un pont à arches (quatre) relie les deux villes, un pont de fer très artistique. Belle entrée : un arc de triomphe. Ma première impression fut excellente. Le pays est beau, c'est déjà un avantage.

On me conduit chez mon patron (Brandt Arnoldi : richard).

- "Profession ? "

- "Etudiant".

Il s'emporte. "Quoi ? Un étudiant ? Que comptez-vous faire ?".

- "Ce que vous voudrez !".

- "Etes-vous venu en volontaire ?".

- "Un prisonnier n'est jamais volontaire !".

Il perd contenance. Midi. Je mange à la cuisine avec un Polonais qui ne me salue même pas. Bon début. A une heure au travail. On me donne une hotte, et je pars à travers neige, monte un sentier abrupt, trébuche. On s'arrête à une carrière. Nous cassons des cailloux, ou plutôt aux civils ce travail. Avec le Polonais, je monte les hottes remplies de caillasses (ardoises) dans la vigne pour l'en recouvrir. Ces ardoises, en été, reflètent les rayons du soleil sur les plantes et les raisins se font ainsi mieux mûrir les fruits et réchauffent la terre. Quel travail. Je trébuche plusieurs fois. Sous la neige, la terre est gelée, désespérément je dois m'accrocher aux piquets. Arrivé en haut, je n'en peux plus, les courroies me coupent les épaules et me gênent la respiration. Le soir, je rentre exténué du travail. Je ne connais aucun copain. Certains se disent bien et passent leurs

journées au coin du feu, en lisant. Comme toujours je suis tombé sur un sale patron. Sa renommée est d'ailleurs faite dans la ville. Pendant une semaine, je travaille ainsi, cassant et portant des ardoises. Le 16 janvier j'arrachais les ardoises à l'aide d'un pic. La pierre résistant, j'emploie toutes mes forces. La terre est gelée, le pic dévie et, à pleines forces, frappe mon pied. Le soulier est percé, le sang coule abondamment. Je ne puis marcher seul. Le Polonais m'aide et me soutient, mais arrivé au bas des vignes, il ne veut aller plus loin par crainte du patron. Je pars seul, sautillant, m'appuyant aux murs. Une traînée rouge marque mes pas. Mon pied gauche baigne dans le sang. En ville, un civil me prend en pitié et me soutient. Le sang coule avec force (j'avais fait au moins quatre cent mètres, seul !). J'arrive chez Brandt. Le caviste fait arrêter le sans par une ficelle à la hauteur des chevilles. Brandt téléphone pour l'ambulance et me voilà à l'hôpital. Lavage de la plaie. Le médecin, insensible, m'y fait quatre coutures au fil de soie. J'avais envie de hurler de douleur, mais j'ai réussi à me contenir. Un pansement formidable me couvre le pied. On m'emmène au kommando en voiture à bras : comme un colis ! Le lendemain, je prends le train pour l'hôpital des prisonniers de Kochem. Des jeunes Allemands m'aident et me portent la valise. Un mois de repos à l'infirmerie.

Février 1942. Je retourne chez mon patron qui ne me demande même pas si cela va mieux, mais pour ne pas perdre une seconde, me conduit aux caillasses à Sehr. Il neige toujours. Et c'est la même comédie pendant des journées. L'ouvrier, Franz Horsch, un S.A. rougeaud, est un salaud. A tout instant, il me réclame des cigarettes (j'avais une valise pleine de Mayence) et puis l'on discute. Il est fier des victoires allemandes et c'est un plaisir pour lui que de m'en parler et de m'énerver. Mais je lui réponds carrément que jamais, ils ne vaincront les Anglo-Américains et que, dans deux ans, ceux-ci auront des milliers d'avions à leur disposition. Je me moque de Goering. Plusieurs fois, il s'emporte. Il veut me faire porter les caillasses tout seul. Je lui dis que je ne les porterai que lorsque lui aussi le fera et n'en porterai pas plus que lui. Il s'emporte, menace de tout dire au patron (en présence du patron, il se crèverait ; seul, c'est le pire des paresseux, faisant faire le travail par les prisonniers). Je réponds : "Brandt, er kannt mir aus A. Ierken ...". Furieux, il se jette sur moi. Je réponds. Il veut prendre des cailloux. Les civils l'en empêchent. Nous rentrons. Directement, Franz pénètre chez le patron et ... lui raconte tout. Celui-ci arrive furieux : "Comment ? Vous osez ainsi parler ? Vous oubliez que vous êtes un K.G.". Et il hurle comme seul un bon Boche peut le faire. Je reste impassible. Il s'emporte, me menace du gourdin.

"Pardon, dis-je. Je suis militaire, vous civil. Vous ne devez pas me frapper. Si je mérite d'être puni, seul un soldat officier peut le faire". Au

kommando on m'appelle, on me traite d'écervelé, de voyou, de fou, de communiste. Je réponds que je ne peux travailler avec cet ouvrier qui tout le temps fait ce qu'il veut pour me vexer et me réclame des cigarettes à tout instant. A ce moment, le sous-officier se lève : "Quoi ? un allemand vous demande des cigarettes ?". "Yawohl ", et il ne me laisse de repos que lorsque je l'ai satisfait". Il téléphone à Franz qui se fait passer un de ces savons. Cela n'est pas fait pour augmenter notre amitié. Les vexations continuent, se multiplient. Aucun moyen de vengeance.

Mars. On soutire le vin : comme d'habitude, je suis résolu à escamoter le plus possible de bouteilles. Je cache quelques-unes dans la chambre du Polonais, sous l'armoire et j'avertis Morio de venir me voir le soir pour m'aider à les sortir. Je sortais ma sixième quand je tombe nez à nez avec mon patron. Il me demande : "Où vas-tu ?". "Dans la chambre chercher des cigarettes". "Tu sais bien que tu ne dois pas fumer dans la cave". "C'est pour les camarades". Il me regarde, me fixe, remarque mon embonpoint à la jambe gauche, s'approche, me fouille, trouve la bouteille passée dans la ceinture. Hurlement féroce ! Il fait appeler le caviste, ancien prisonnier en France en 14, qui déclare y avoir été malheureux et veut se venger sur moi. Il trouve que je suis trop bien avec les quelques patates du midi, les casse-croûtes transparents. Lui aussi hurle plus fort que le patron ! (type de l'esclave à genoux devant son maître. Plus tard, étant mobilisé, à titre de récompense, son patron lui donnera deux bouteilles : servage bien récompensé. Le prisonnier lui, en boit beaucoup plus !). Il monte dans la chambre. "Pourvu qu'il ne trouve pas les bouteilles", pensai-je. Il descend quelques minutes plus tard avec les cinq autres. Le patron n'y tient plus. On l'aurait laissé, il m'assommait. Mais je lui réponds : "Je vous ai pris cinq bouteilles, je les ai bien méritées par mon travail. Jamais vous ne m'avez donné une goutte. Et puis, ça ne mérite pas, je pense, huit mois de prison". Il comprend trop bien mon allusion (il avait été condamné en 1937, à huit mois de prison pour falsification de vin). Il ne tient plus, l'écume lui sort de la bouche. Sa fille de quatorze ans pleure et veut le calmer. Il saute sur le téléphone et revient en hurlant : "Quoi, on me vole, un Franzmann (injure comme le mot Boche) et on ose me répondre !". Une deuxième fois le sous-officier arrive. Explications au bureau. On me conduit au kommando, menaces de Straffcompagnie. Mais le sous-officier s'apaise et me dit : "Si vous prenez quelque chose, faites en sorte de n'être pas vu, car votre patron n'est pas commode". Mais la vie devient impossible. Avec Morio, je me décide de m'évader. Un lundi d'avril, le rendez-vous est à sept heures et demie au bois de Melhsheiner. Par malheur, un wagon de fumier arrive à la gare. Il faut le décharger. Je travaille comme un fou. A six heures tout est fini. Je viens souper et pars avec mon barda caché sous la capote. Je rencontre mon patron : "Où vas-tu ?". "Au kommando il y a contrôle". Je

passé. Arrive au rendez-vous. Sept heures et quart, sept heures et demie. Personne. Huit heures moins le quart. Huit heures, rien ! ... Je ne puis aller seul. Découragé, je reviens au kommando. Henri n'a pu venir, son patron l'ayant accompagné jusqu'à la baraque. Tout est remis à huit jours.

Samedi 12 avril. Je lave les bouteilles. A six heures, il reste de l'eau chaude, j'en profite pour laver mon linge ce qui me permettra d'être libre le lendemain. Je lavais ma chemise quand surgit Brandt : "Quoi ? ce n'est pas le samedi que tu dois laver, c'est le dimanche. Dehors !". Je riposte, prétextant l'économie de bois pour n'avoir pas à chauffer l'eau le lendemain. "Dehors !". Il prend la chemise et la jette dans la boue. Je la reprends et continue à laver. Tout étant terminé, je rentre au kommando. Le sous-officier a été averti par téléphone. De nouveau au bureau. Cette fois-ci lui aussi est furieux ; je m'explique et lui dis : "Emmenez-moi n'importe où, jamais je ne ferai plus rien chez Brandt". Le lendemain, il me promet de me nommer ailleurs. Il fait froid. Evasion trop risquée.

Mercredi 16 avril 42. On me nomme chez Faust et Bauer. Trois jours chez chacun. Je ne chômerai plus. Ils sont sympathiques. Je mange à leur table, me demandent si j'ai du tabac. "Très peu !", dis-je. Et tous deux me promettent de m'en fournir chaque semaine. Je pioche les vignes Schraubel : travail dur, mais tout de même petit vin à discrétion. Chaque soir, une bonne bouteille est débouchée, chez Faust plus rarement. Celui-ci est encore imprégné de l'hitlérisme et le gendre, un colosse (Keppler) contemaître de Melsheiner, arbore fièrement son insigne du parti (N.S.D.A.P) et de l'Arbeitsfront. Un fou au travail ! Bien entendu, je ne veux pas rivaliser d'ardeur avec lui. Amateur de bonnes paroles, mais suceur de prisonniers. Je le constate, peu de temps après sept heures, travaillant avec sa femme. A six heures, heure habituelle de fin de journée, elle me conduit dans un autre jardin (Combe). Je m'exécute. A sept heures elle continue à travailler : "Il est sept heures, dis-je. Je pars. Il faut manger et je dois être à huit heures à la place". Elle ne veut pas m'écouter. Je m'emporte et lâche tout. Refroidissement. Son mari arrive, mais ne me parle de rien. Ça gronde. Chez Bauer au contraire, le fils, en permission, ne cesse de me dire de travailler doucement : ?Demain il fera jour ... ?. Sulfatage des vignes ; travail exténuant et salissant. Une pompe à bras est placée en bas avec le tonneau plein de produit (vitriol, soufre). Le liquide est transporté par pression dans des tuyaux se terminant par deux jets : on sulfatage la plante de bas en haut. Le soir, on rentre méconnaissable, tantôt jaune, tantôt bleu. Premier sulfatage : 23 juin, 3 ou 4 juillet(voir page en annexe).

Foins. Il fait excessivement chaud. Keppler est en permission. Je ratèle le foin et vais mon train-train, l'esprit ailleurs. Il devait m'observer depuis longtemps car il se met à hurler, criant que je travaillais à contrecœur, que le prisonnier qu'il avait avant, travaillait mieux. Je lui réponds qu'un prisonnier ne peut faire son travail avec plaisir : "Eh bien ! ici tu travailleras, que tu le veuilles ou non. Je sais que chez Brandt tu te faisais remarquer par ton mauvais esprit, mais ça changera. Le mois dernier, tu as été incorrect envers ma femme. Que cela ne se reproduise, sans cela Heraus !". "Tout de suite si vous voulez". Il me prend le râteau des mains et crispant ses lèvres : "Si je m'écoutais ...". "Vous n'en avez pas le droit". Sa femme accourt et calme le taureau furieux. Quel monstre ! Dire que ce s... a souillé la France, l'a pillée en tout de façon à faire parvenir quinze gros colis par semaine : vivres et linges ! ... Chez l'autre, au contraire, c'est l'opposé. On y chercherait en vain une photo d'Hitler. Ils ont le drapeau parce qu'ils sont obligés d'acheter ce "chiffon" comme ils l'appellent (Lumb). Le gendre (Philipp) a été, en 1936, dix semaines en prison. Il n'a jamais su pourquoi ! (liste noire), sa petite fille avait quatorze jours. Ce serait un malheur pour l'Europe que l'Allemagne gagne la guerre. On m'y gâte. Le dimanche on m'y comble de gâteaux. Pour passer mon temps, je joue du piano. Je travaille comme je veux.

Fin Août. Les vignes ont été sulfatées trois fois, piochées trois fois. C'est fini ; à présent, c'est la moisson. Un samedi, je fauchais le seigle au Starkenburgfloor quand, en aiguisant la faux, je rate mon coup et me coupe la main, l'index. Bauer arrive, me soigne (par précaution, il avait apporté bandes de pansement : avec un étudiant, il faut tout prévoir). Le médecin me met une agrafe. Faust me fait la tête : j'ai sûrement fait exprès pour être exempté du travail ! Je reste toute la semaine chez Bauer. Huit jours après, transport à dos du fumier dans les vignes. Travail exténuant et sale ... Puis c'est le regain. Je fauche chez Bauer ; le fils est en permission. Chez Faust, je pars de bon matin, mais ces gens me dégoûtent et je suis résolu à ne pas me fouler. Par précaution, j'emporte deux livres avec moi. Faust fauche. Je ratèle ! Mais comme il ne me fournit pas assez de travail, je m'assieds et lis. Il me regarde, le vieux, mais ne dit rien. Il fait chaud. Il boit, boit. A une heure il est à moitié saoul. Dîner sur l'herbe : petits pains blancs. On m'en donne un. Il me regarde. Du coin de sa bouche coule le jus de chique. Soudain, il jette son pain en l'air : "Ca me dégoûte de manger en compagnie d'un tel paresseux". Et de raconter mon histoire à sa fille. Comme il est sourd, il a peur de ne pas se faire entendre et hurle. A des kilomètres on l'entendrait. Mon camarade Criquet vient à mon aide. Le vieux hurle toujours. Sa fille me dit de venir travailler avec elle. Le vieux est du côté opposé. Discussions âpres avec Sophie ; mais elle est gênée, car jusqu'à aujourd'hui j'ai travaillé convenablement ; avec quel plaisir elle se serait

débarrassée de moi. Le soir Faust va trouver Brandt et je les vois tous deux discuter avec force gestes (comme un Boche peut le faire), naturellement à mon sujet. Comble de malheur, le gendre, le colosse, le ?hun? arrive. Conseil de guerre à la cuisine. Je demeure sur la route, m'attendant à la bataille. La femme crie. De la rue, les gens se demandent ce qui s'y passe. Le gendre descend et, à mon étonnement, me sermonne doucement. Il me dit de monter, je rentre dans la cuisine : "Raus !" hurle sa fille, mégère ensorcelée. Au tour de son mari de la calmer. Rentre au kommando. Mes copains me disent que je vais un peu fort et qu'en mettant un peu de mon côté, ça ira mieux. En effet, tout paraît s'arranger. Inutile de dire pourtant que le vin est invisible pour moi, cela n'empêche pas le vieux Gust de prendre des cuites carabinées. Il faut alors voir les scènes de ménage. Gust est à table, cuve son vin. Sa femme et sa fille le connaissent. Gare à l'orage ! ... Pour un rien, il se lève ; on ne voit plus que la prune de ses yeux, le jus de chique lui coule du coin des lèvres, et il crie : "Paresseux, ruine pourrie de la maison". Une assiette vole en éclats, l'abat-jour de la lampe s'écrase en miettes, de l'autre côté, un torchon mouillé vole et se plaque sur son visage. "T'as pas honte d'être ainsi devant Georges ?" crie sa femme. J'assiste impassible (extérieurement) car je ne veux pas être le troisième larron. La femme s'enfuit chaque fois en pleurant comme un bébé. Malheur à elle si elle revient. Gare à la deuxième décharge. Le lendemain tout est calme et personne ne dirait que la veille a donné lieu à une telle scène de ménage. Pas de semaine sans ces scènes. Toute la ville le sait. Quand on voit Gust tituber de droite à gauche, les yeux hagards, on se dit : "Oh ! weh ! sa femme ! Malheur à elle si elle se met à travers son chemin".

Les Allemands sont arrivés à la Volga. Le vieux jubile : "Le monde entier est à nous ; après la guerre, grâce à nous, ce sera la prospérité pendant cent ans". Et de se plaindre sur son âge qui l'empêchera de voir le triomphe de la Grossdeutschland. Mais je persiste à lui dire que jamais, ils ne pourront venir à bout de l'Amérique et de l'Angleterre. Il me prend pour un simplet. Pommes de terre. Récolte nulle à Unhell. A peine assez pour nourrir la famille.

Vendanges, fin octobre. Depuis un mois, les vignes sont fermées. Personne ne doit y pénétrer car on craint trop les vols. Temps splendide pour le raisin. Brouillard le matin, soleil ensuite. Il est mûr à merveille et pleure des larmes d'or ("golden Tränen"). Récolte peu abondante, les plantes ayant été gelées par l'hiver si vigoureux, mais excellente qualité. A huit heures la cloche sonne. Départ pour les vignes : chants divers (Heinsatdeine, Sterne). Travail agréable. Je porte le raisin dans des hottes en métal pour les déverser dans une cuve placée sur une charrette au bas de la vigne. Les premiers jours on en mange à satiété, mais on en est vite

rassasié. A cinq heures cloche. Tout le monde sort avec sa récolte. La raisin est broyé, puis mis au pressoir. Pressoir à bras, hydraulique, électrique. Dans le dernier cas, on ne s'occupe de rien, le moteur électrique se met en marche et s'arrête automatiquement suivant la pression. Grande fête de fin de vendange.

Noël 1942. Fête allemande par exemple pour les catholiques comme pour les protestants. Pour moi triste souvenir. Jeudi soir. Fabrique de Noël : l'orne de petites boules d'argent, clochettes, neige. Petit repas, cadeaux. A dix heures, réveillon au kommando : grande fête, vins en abondance. Les braconniers ont pris des biches. Chants devant l'arbre de Noël à minuit. L'arbre est aussi très bien orné, comme chez les civils : minuit chrétien. Noël, loin de Bretagne, Noël de douleurs. Mais chacun essaie de dissiper son chagrin, c'est une fête joyeuse par excellence. Chez nous, on pense aussi aux absents. Nous nous sentons moins seuls. Surtout il y a cette chaude camaraderie qui nous lie l'un à l'autre. Mais tous, hélas, ne le comprennent pas et beaucoup sont saouls. Enervés, des discussions s'engagent et le jour où la Paix devrait tant régner, des coups pleuvent, des misérables se battent entre eux et on a mille peines à les séparer.

On espère, que 43 sera l'année de la libération. Les Russes tiennent tête à présent, les Allemands sont acculés devant Stalingrad et de formidables batailles s'y déroulent.

Janvier 43.

Stalingrad tombe. Hitler parle de la prise du pouvoir et prend prétexte de cette défaite, la défaite de certaines armées alliées (Italie). Stalingrad sera une date historique, le plus profond témoignage de l'héroïsme allemand. Ce n'est pas une défaite ! et le sang versé doit aider à mener la guerre jusqu'à la victoire finale. Pendant huit jours cependant, l'Allemagne portera le deuil, pas de cinéma, ni de fêtes. Drapeaux en berne ! En Afrique également, Rommel fait du "recul stratégique" après avoir été arrêté à El-Alamein. Pour renforcer le courage teuton, il fait un voyage à Berlin : enthousiasme débordant ! Comme le peuple est facile à berner. Notre courage décuple. L'été dernier, le moral était bien touché au kommando quand la Croix gammée flottait sur l'Elbron et que les troupes de Rommel menaçaient Alexandrie et Suez. Mais jamais on n'a perdu confiance et au komando cela donnait lieu à d'âpres discussions avec le faible et si changeant Grazide, l'homme de confiance. Celui-ci voyait les Boches maîtres du monde et s'appliquait en conséquence à s'attirer leurs grâces ; toujours prêt à capter les mauvaises nouvelles et à les ânonner. Mon moral baisse, les Allemands s'amusent à dire que jamais plus nous

ne reverrons la France : "Goering n'a-t-il pas dit : vous Allemands, vous serez les Contremaîtres et les Européens, vos serviteurs". Mais nous nous ressaisissons : non cela ne peut être. Quoi ? Bannis, exilés pour notre vie ? Qu'avons-nous fait de mal pour mériter une telle punition ? Et nous nous rappelons les prophéties de Ste Odile. Je me fais un plaisir de les dire à mes patrons. Chez Faust on les écoute en souriant ; je sens pourtant que leur certitude de victoire n'est plus aussi forte. Les avions survolent le pays par formidables bandes. En 1941, je leur avis dit que les Américains auraient en juin 1943 plus de 50.000 appareils. Ils voient que cela se réalise et me prennent en considération. De plus je me débrouille pour écouter Londres. Je pars avant mes copains du kommando pour pouvoir arriver à sept heures et quart. Dans la cuisine, il n'y a que les deux vieux, l'un, Gust, est sourd comme une taupe, l'autre, sa femme, ne comprend rien au poste. J'en profite pour écouter Sottens. Plusieurs fois, la femme Faust me demande ce que j'écoute : "C'est Stuttgart" en français" dis-je. Et elle me croit. Survient un étranger, j'ai vite fait de prendre un autre poste. Tous les matins, à cette heure, la fille trait les vaches, le gosse dort ... Il ne faudrait pas qu'ils sachent ce que je fais ! La scène se produisait, encore pire car elle n'hésiterait pas à me dénoncer. A la fin de la semaine, j'écoute quand je veux chez Bauer qui auparavant tire le loquet de la porte. C'est si dangereux ! L'émission finie, je trouve chaque fois une occasion de sortir car sur la rue plusieurs camarades m'attendent (Ropars, ...) et en peu de temps les nouvelles sont vite colportées parmi les copains. Parfois chez Faust, je fais entendre la défection d'une ville occupée par les Schleus comme proche (la radio allemande est toujours en retard de quatre à cinq jours). Et ils se demandent comment je puis prévoir ainsi les événements. Ils m'admirent et me prennent en considération. Le vin et les cigarettes que je ne voyais plus, réapparaissent et jamais bouteille n'est débouchée sans que je la goûte. Le dimanche même, c'est du bon vin qu'on me donne souvent. La pauvre Sophie est loin de penser que je suis passé par la cave et que des camarades ont déjà emporté trois ou quatre bouteilles que j'ai escamotées dans la semaine. En m'offrant la bouteille, elle croit me faire un don royal. Si elle savait tout ce que je lui prends à son insu ! En recevant le cadeau, je fais mine de ne pas mériter un tel présent, que je ne pourrai jamais la boire entièrement. Je réussis ainsi à avoir entrée libre à la cave (au bout d'un an) ... à son malheur ! ... Ils ont vite oublié la recommandation de Brandt de me surveiller, que j'étais un malin voleur : le seul moyen de les tromper est de faire la moue devant le vin chez eux le soir et le dimanche. Avec les camarades on prend sa revanche : ?die Katze ist weit, dann tanzen dir Mäuse?. Bref, j'arrive à ne plus être considéré comme ennemi. Il faut savoir parfois cacher ses opinions. Au travail, je ne me foule pas et trouve toujours le moyen d'être non loin d'un copain. Ensemble nous cassons la croûte le plus lentement possible, dégustons notre cigarette.

Mars 43. Je plante les vignes. Il s'agit de faire des trous de 0.80 de côté sur un mètre de profondeur. Assez pénible. On enfonce un piquet auquel on lie trois sarments de vigne ; au pied des sarments des mottes de terre et on recouvre le tout. En mai, délicatement on enlève la tête jusqu'à la première pousse qui est blanche. Pour diminuer la radiation solaire qui brûlerait on la recouvre d'ardoises. Et en travaillant dur, le cafard me prend souvent et pour me distraire je fais quelques vers que je réunis en une petite chanson, pas à la faveur des Boches, bien entendu : c'est le Tango de la Mort. Je me plaisais à la chanter sous le ronronnement des forteresses. Ils n'ont plus envie de chanter, les Boches. "Nous volons contre l'Angleterre et avec nous vole la mort ...".

Une distraction vient rompre la monotonie du travail (15 mars). Je dois aller avec le patron et sa fille, quarante ans, prendre une vache et son veau à Irmerrach, sur le plateau, à dix kilomètres de Traben. Temps splendide. Je monte de bon matin avec une charrette à quatre roues, timon mobile. Gust et sa fille prennent la vache. A moi, on me confie le veau qu'on attache dans la carriole et au-dessus on entrelace une corde de peur qu'il ne s'échappe. Gust prend un chemin de traverse, plus court. Je dois suivre la route en zigzag (plus de vingt tournants)... Fais quelques kilomètres ... Il fait chaud, je suis fatigué. A Trarbach, j'avais vu les enfants jouer avec les charrettes dans les descentes. Assis dessus, l'enfant, les jambes serrant le timon, guide sa voiture et je le voyais descendre à forte allure et s'arrêter brusquement en virant tout d'un coup. Je fais comme eux ! Mais je n'avais pas réfléchi à mon poids et à celui du veau ... et au lieu de tenir le timon abaissé, je l'avais dressé verticalement voulant diriger la voiture de mes mains. La pente est assez forte. De chaque côté de la route, des pommiers, des prairies ... Un grand fossé, profond, suit les pommiers. Au début, la voiture roule modérément, prend de la vitesse, se met à filer, filer ... Les pommiers défilent vertigineusement de chaque côté et la manière dont je tenais le timon m'empêchait de me diriger. Je roule à droite, à gauche, saute dans des trous, frôle les pommiers à droite, rase l'autre rangée de gauche et la vitesse s'accroît. Que vais-je devenir ?? ... Blême, je considère le moment où je serai obligé de tamponner un arbre pour m'arrêter ... et plus loin, c'est la grande descente dans la vallée. Du côté gauche de la route : précipice de plus de cinquante mètres de profondeur sur une longueur de trois kilomètres. A tout prix, il me faut m'arrêter auparavant, je ne puis freiner des jambes, je les briserais en les faisant traîner par terre. Il ne reste qu'une solution : passer entre deux arbres et culbuter dans le fossé. J'avise un espace assez large entre deux pommiers, ferme les yeux ... Je suis projeté dans une prairie après deux ou trois mètres de vol plané. Je tombe lourdement sur mon épaule. Me lève, j'ai mal au poignet et saigne du front. Mais suis en vie ! ... Cours vers la charrette : elle est renversée. Avec mille peines,

j'essaie de la redresser, réussit à la mettre sur le côté, le poids du veau m'empêche de la mettre sur ses roues ; et puis il se démène tant, ce satané veau, qu'il passe à travers les cordes et court dans la prairie. Voiture mise à l'écart, je cours attraper le fuyard ... Impossible de le rejoindre, il est plus lesté que moi et s'éloigne de la route ... Plus loin, c'est la forêt ... Pourvu qu'il ne s'y engage pas. Par bonheur inespéré, un camion passe et je distingue quatre français. Je fais des signes désespérés. Bonheur ! Le camion s'arrête. Tous les cinq viennent à mon aide et à six nous avons tôt fait de ramener le fuyard. Lui aussi a la figure toute égratignée. J'y frotte un peu de terre et ... en route. Cette fois j'ai fait le reste du chemin à pied, obligé de m'arc-bouter contre la charrette : la pente est si forte ! ... En arrivant, j'ai dû inventer une petite histoire que, Boches si crédules, ils ont tout de suite avalée. Le soir, au kommando j'ai pu ainsi apporter un peu d'hilarité parmi mes camarades.

Avril. Je pioche les vignes. Le contremaître civil (de Cröhert Wolmar) hitlérien acharné, cherche ma compagnie. A longueur de journée, nous discutons. Il me fait prévoir la vie d'après-guerre en Allemagne : une vie de prospérité. Tout sera ramené à l'Etat qui disposera de la répartition des biens. Les petits cultivateurs et vigneron (jusqu'à cinq mille pieds de vigne) devront vendre leurs biens à l'Etat et irons coloniser l'Ukraine. De plus, tous les biens appartiendront à l'Etat : chaque cultivateur et vigneron remettra ses terres à une Commission qui sera chargée d'étudier la valeur de ces terres et vignes et de les classer en séries : A-B-C. A présent, les cultivateurs ont leurs terres éparpillées dans tous les coins, après la guerre il sera remis à chaque cultivateur une seule portion de terre qui équivaldra en qualité et quantité aux terres qu'il possédait avant guerre. De même pour les vignes qui appartiendront entièrement à une Commission qui, chaque année, sera chargée de récompenser le vigneron suivant son travail. Donc, plus de propriété, les cultivateurs seront ouvriers de l'Etat qui se chargera de leur fournir les instruments de travail les plus modernes. Il voyait déjà à Trarbach des quantités de tracteurs, élévateurs, moteurs de sulfatage et autres engins modernes ... J'avais beau lui dire que je ne voyais aucune différence entre cette théorie et le communisme, il s'obstinait à la soutenir. Son fanatisme le rendait aveugle. Je lui disais que cette théorie enlevait au cultivateur le plaisir de faire fructifier sa petite propriété à lui et favorisait les paresseux. Je lui louais le principe français. Mais je devais me tenir sur mes gardes et devais parfois me dédire quand je le voyais froncer les sourcils et me fixer féroceement ... C'est alors que je voyais la vérité du proverbe : parole est d'argent, mais le silence est d'or. Pour la question de guerre, je me tenais sur mes gardes, car un civil avait déjà fait remarquer à un de mes copains qui lui aussi écoutait Londres en fraude (Thibault Pierre) : "Fais attention, et dis à tes deux camarades (Willemin et Morvan) que vous êtes repérés

tous les trois et qu'on ne cherche qu'une preuve claire pour vous faire partir d'ici. Ne dites plus à personne que vous écoutez la Radio". Un homme averti en vaut deux, dit-on, et je me demandais justement si ce contremaître ne voulait pas me sonder. "Nous reculons à présent en Russie, dit-il, c'est à cause de l'hiver excessif. Mais dans quelques semaines vous allez assister à une offensive formidable qui nous redonnera le pétrole du Caucase. C'est pour cela que nous résistons à la tête de pont de Noworossisk. En Afrique si Rommel recule c'est pour faire, en lion, son bond décisif. Et à ce moment les Américains préféreront rester au-delà des mers. Goering nous a promis une arme secrète : dans peu de temps, les avions qui s'aviseront de franchir notre frontière tomberont comme des mouches. La France participera à la victoire puisqu'elle commence à comprendre la nécessité de collaborer pour la défense anti-bolchévique et déjà des divisions entières de Freiwilligen sont sur le front ...". A quoi bon discuter avec des êtres pareils ? ... N'empêche que je me réjouissais de voir son visage se crispier de colère en voyant, impuissant, les vagues successives allant accomplir leur oeuvre destructive. Et si par hasard un combat aérien survenait et que quelques appareils arrivent à survoler très bas, il était le premier à se cacher sous un pied de vigne, quitte ensuite à louer la vaillance des pilotes allemands. Jusqu'à quand attendra-t-il l'arme secrète ? Pour le moment, les villes allemandes disparaissent progressivement.

Un quadrimoteur américain s'abat dans les vignes de Cröv, en pleine nuit. Les fenêtres ont tremblé et beaucoup de copains se réfugient dans les caves. Quelques jours après un autre quadrimoteur s'abat à Wolf encore à quelques centaines de mètres de Trarbach, abattant simplement les poteaux télégraphiques. Je vais voir les ruines, amas de ferrailles, les moteurs seuls ont conservé leur forme, gros blocs ronds d'un mètre cinquante de diamètre, moteurs en étoiles : quinze cylindres. Ca et là des accumulateurs, des mitrailleuses. Nous devinons ce que peut être la masse d'un quadrimoteur.

Un jeudi d'avril, je plantais la vigne à Sehr, vers les onze heures. Les avions bombardiers passent par vagues successives, des avions de chasse les encadrent et virevoltent lestement comme des mouches autour des formations. Tout à coup, quelques rafales de mitrailleuses très haut. Distinguons à peine les adversaires. Je scrutais le ciel quand un ronflement formidable me fait tressaillir. De Trarbach surgissent deux avions de chasse ; ils volent très bas, rasant les vignes, passent au-dessus de moi. Je distingue la croix gammée. "Ils vont se camoufler", pensai-je. Mais en un clin d'oeil, ils virevoltent, montent verticalement au ciel, ... les imprudents ! ... Ils montent, montent, pénètrent dans un nuage. Une vague américaine faisait entendre, à ce moment, ses ronflements sourds

et puissants. Quelques rafales, très courtes et je vois un appareil piquer : quoi ! Je distingue un point brillant qui s'agrandit très vite : il est en feu. Vertigineusement il pique, se redresse, file droit quelques centaines de mètres, puis s'enfonce à pic dans l'abîme ; une longue traînée noire le suit et la flamme est immense. L'avion tourne sur lui-même et se redirige sur Sehr. Mon coeur palpite. Quelques secondes ... Un fracas épouvantable suivi d'une gerbe de feu monstrueuse, bientôt cachée par une colonne de fumée noire qui s'élance à une très grande hauteur. L'avion s'est abattu devant moi, sur la butte opposée (Graachen Schauze) à quelques trois cent mètres à vol d'oiseau ... Je fonce dans la direction du point de chute quand j'aperçois, tout à fait au-dessus, un énorme parachute blanc auquel est suspendu un homme qui lentement descend. Il navigue des pieds et des mains et finalement passe devant moi pour tomber au bas des vignes, dans une prairie. Tout le monde est persuadé que c'est un des deux avions si imprudents qui ont osé s'opposer à une si forte masse. Je dévale des vignes, saute des murs et arrive pour voir le parachutiste cueilli à sa descente par des blessés allemands de l'hôpital. C'est un américain, quelle déception pour moi. Je m'avance, mais dois me tenir à l'écart : l'homme de forte carrure, vingt ans, toisant fièrement ses ennemis. Un oeil est couvert de boursouflures provenant des brûlures. Que n'aurais-je fait pour lui ! Je lui aurais sauté au cou ; c'est le premier Américain que je voyais, le premier de ceux qui ont promis de nous délivrer. Et le coeur gros je le vois partir entre deux sentinelles. En arrivant sur la place de Trarbach, un civil sinistré lui lance une gifle. Le soldat se redresse et dit en excellent allemand : "Vous me giflez, mais mes camarades du pays me vengeront". Par sa fierté il en impose à tout le monde. Quant à son malheureux appareil il achève de se consumer dans la pétarade de ses cartouches. Il est en mille morceaux.

Le lendemain je revenais de Herbsberg et arrivais à Schottschosse. Les avions passaient de nouveau. Soudain, une mitraille forcenée affole les spectateurs accourus sur la rue. Chasse à mort à très faible attitude. Spectacle inouï, prodigieux. Les avions poursuivis filent droit, montent, descendent en piqué, remontent droit avec les adversaires à leur trousser. Un avion se détache du groupe, file sur le Mont Royal, deux le poursuivent : quelques rafales et le pauvre s'abat à Cövenich, appareil et pilote.

Trois heures. Les vagues sont de retour. Ciel chargé. Mitraille au-dessus de Trarbach. Un bolide sort des nuages, pique comme un éclair et en une seconde s'écrase à deux kilomètres à Enkirch ! Le soir nous apprenons avec plaisir que ce sont deux avions schleus ; le premier un mort, le deuxième un blessé : deux victimes ! Journée riche en émotions. Les civils désenchangent. Ils ne sont plus invincibles les fils de Hermann

Goering, ou plutôt de Mayer ! Il avait dit en effet : "Si une bombe ennemie tombe sur le Reich allemand, je ne m'appellerai plus Goering, mais Mayer". Comme mérité, on l'appelle Mayer, ou encore Ober Mayer car plus d'une bombe est tombée sur le Reich bien ébranlé.

Le maréchal Rommel perd de sa popularité : défaites sur défaites en Afrique. Pour la Pentecôte, Klauge Edmund et Max Wesser viennent en permission. Nous parlons de la guerre ; ils sont encore "gonflés", aussi je ne puis insister. Je leur dis que j'attends ... Ils rient de me voir croire au Père Noël. "Lacht der beste, wer lacht des leste", leur dis-je : rira bien ... Ils ne peuvent pas être vaincus parce qu'ils doivent pour leur existence et celle du Reich, gagner la guerre ! ... C'est clair et net ... Je refais quand même le sulfatage et les foins sous le signe de l'espoir et c'est avoir courage que seul avec E. Je fauche tout le pré de Wolferberg. Me voilà cultivateur à cent pour cent. Les colis arrivent et nous remontent le moral. Je reçois, en août, treize colis ... Le record du kommando. Grenier : foin. Travail extrêmement pénible. Moisson à Unhull et à "Oben" (après-midi du vendredi samedi : sieste). Les Américains sont en Afrique du Nord. Nous jubilons. La Libye est liquidée, puis, malgré l'espoir boche, la ligne Mareth est traversée. Liquidation de la Tunisie. Coup de foudre. Débarquement en Sicile. Les voilà en Europe, nos libérateurs ! La pauvre France est entièrement occupée. Notre si belle marine est sous les flots à Toulon. En Russie, même avance des Russes. Après le Don, Donetz, c'est le tour du majestueux Dniepr à être traversé. Dniepropetrovsk est pris ... ville chère à un certain souvenir, la Crimée encerclée. Les Allemands ont encore espoir et personne ne croit possible une invasion armée en Europe et se moque de l'appel incessant de Staline au deuxième front en Europe. On croit Staline sur le point de fléchir.

Noël 1943. Samedi 25 décembre. Nous croyons ferme que c'est notre dernier Noël. Un autre nous semble impossible. Il nous paraît au-dessus de nos forces humaines d'attendre plus d'un an notre libération. Aussi voulons-nous fêter un joyeux Noël. Arbre splendide chez Bauer. Je l'orne comme d'habitude. Réveillon : la famille est réunie avec celle de Philipp le fameux anti-nazi qui commence enfin à respirer ; gâteaux, crème ; ils ont acheté une nouvelle vache, c'est moi qui l'ai choisie. Les patrons sont enchantés du choix. Vins à volonté. Le fameux cru de 1942. Tout le monde est éméché, chants, piano : musiques de Noël et autres bien entendu ... A huit heures, je pars au kommando. Nuit noire. Traverse le pont comme toujours avec appréhension, et puis, on ne peut jamais être sur d'un boche ivre et on est si vite jeté par dessus bord. Au bas du pont, plusieurs fois déjà, des français devant moi, ont été arrêtés par un homme ... Pourquoi ? Inutile de préciser. Un soir, je descends paisiblement l'escalier du pont toujours rêvant, quand un homme me

prend par le bras en disant : "Monsieur ! ..." Je ne fais qu'un saut et c'est en une course effrénée que j'arrive au kommando. Les copains croyaient qu'il m'était arrivé malheur, j'étais si pâle. Depuis, je ne suis jamais descendu seul dans ce sale escalier. Bref, j'arrive au kommando et m'aperçois que j'ai oublié les bougies pour notre arbre de Noël. Michel et moi revenons à Trarbach. Accueil splendide, nouvelles libations, chants, danses auxquelles nous participons bien entendu. Le fils Philipp est arrivé en permission sur ces entre faits. Il vient de Russie. Il a dix huit ans et demi, a été mobilisé se septembre, dirigé sur le front où il a fait quatre jours. Puis tout son régiment a été dispersé à côté de Therkassy. Il a la fièvre paludéenne et embarque à Odessa. On ne croirait pas à un Noël de guerre ! Rentrons au kommando. Nous remettons tout cela. Réveillon : entrée, frites, lapins, poulets, Roquefort, vins ... Arbre de Noël splendide. Minuit chrétien. Il y a deux arbres de Noël ce qui donne lieu à bagarre, un étant plus beau que l'autre. Vuck s'y distingue. Quelques mois plus tard, il pourra réfléchir dans un camp de concentration pour rapports avec des femmes. Le jour de Noël nous lisons la messe avec plus de solennité que le dimanche. Cadeaux du patron : chaussettes, cigares, photos du pays, lapins, biscuits. Au nouvel An, souhaits. Nous souhaitons que l'année prochaine c'est en France que nous la ferons.

1944. C'est avec grand espoir que nous entamons la nouvelle année : nous sommes certains que ce sera l'année de l'invasion. Pourvu que ce ne soit pas une deuxième Dieppe. Mais l'inquiétude pèse aussi : la France a déjà tant souffert ! Va-t-elle de nouveau être écrasée par une guerre, sans pitié, qui déferlera sur son territoire. Comment va-t-elle en sortir ? Cruelle énigme pour nous. En attendant je dois travailler au bois, aux caillasses et avec Gust nous allons sur la piste des sangliers.

Noël en Allemagne. L'après-midi, j'aide à orner l'arbre de Noël : on y accroche bougies, clochettes, boules d'argent de toutes formes, lamelles d'argent qui rappellent la neige. Puis les gens de la maison arrangent le salon. Le couvert est dressé : vin, gâteaux et ... cadeaux. Une clochette tinte. Tout le monde monte au salon, Selma joue du piano, Otto du violon, Erna chante leur chanson de Noël : "Stille Nacht, Keilige Nacht : nuit paisible, nuit sainte". Soirée intime pour eux, mais je me sens si étranger, si seul parmi ces Allemands ! Que n'aurais-je fait pour assister à une messe de minuit chez moi ! A huit heures je monte au kommando. A ce moment se terminait la messe protestante. Une équipe de musiciens, placés sur les ruines du Gravenburg, chantent les hymnes de Noël : "Stille Nacht. O Tannanbaum" etc ... C'était impressionnant d'entendre, dans le calme absolu, cette grave musique se répercutant et se perdant dans les vallées. "Dommage, disions-nous, que ce soit en Allemagne.

Cela nous aurait tant plaisir d'entendre cela en France". Noël, en France, n'est pas assez religieusement fêté. Il nous a fallu venir en Bochie pour que la plupart d'entre nous goûtent le charme d'une telle fête et voient le respect qu'en ont nos ennemis, pas catholiques.

Hiver 1944. Le mois de janvier-février, la terre est recouverte de neige. Les journées sont employées à casser des ardoises ... Gust, lui, est un chasseur émérite. Du temps de sa jeunesse il faisait partie des battues de sanglier organisées par le Dr Melsheimer qui lui a seul le monopole de la chasse. Plusieurs fois il se plaît à me raconter une aventure : il courait à travers broussailles prendre la place qu'on lui avait fixée ; le sanglier s'annonçait proche et Gust, énervé et gêné par la broussaille prend le fusil par le canon. Une branche s'accroche à la gâchette et le coup part lui coupant le doigt qui ne tient plus que par la peau. Gust ne s'emballe pas pour cela ! Prend son couteau et détache entièrement l'annulaire qu'il a soin de ramener chez lui. Le doigt est très bien conservé dans l'alcool, preuve indubitable des bienfaits du schnaps ! Il n'y a rien de tel pour conserver et devenir vieux, dit-il. Il est fidèle à son principe ... A présent, sa surdité l'empêche de chasser mais il n'en est pas moins fou. Donc par ces temps de neige nous allons tous deux "casser des cailloux". Par son clin d'oeil, j'ai compris. A l'insu de sa femme et de sa fille il prend un flacon d'eau de vie et ... en route avec pics, marteau, pelle. On arrive à la clairière, dépose les outils, enlève la neige qui recouvre les tas de pierre (de peur d'un contrôle de sa fille) et nous partons par des chemins de traverse ; péniblement à cause de la forte neige nous arrivons au sommet : "Jetz ... pour nous donner de la force". La petite gorgée le revigore et nous examinons l'orée du bois, cherchons la trace de sangliers. Quand nous en trouvons, nous la suivons jusqu'au bois, contournons pour voir si la bête n'est pas sortie ! Plusieurs fois nous faisons ainsi des kilomètres, suivant des traces qui toujours vont plus loin et, bredouilles, rentrons à la maison, fatigués "d'avoir cassé des cailloux" ! Quelquefois quand je le précédais je m'amusais à regarder prestement en arrière et chaque fois je le voyais porter la fiole à la bouche et avaler une gorgée du liquide sacré. Si notre recherche a des résultats probants, bien vite nous descendons à Trarbach et, joyeux, Gust court chez le docteur et lui donne tous les renseignements utiles. Coups de téléphone aux chasseurs et la battue est fixée pour l'après-midi. Il a voulu que j'y participe une fois, mais je me suis juré de ne plus recommencer. Les sangliers (huit ou neuf) se trouvaient dans un bois de jeunes sapins recouverts de neige (Unhell). Les chasseurs se postent tout autour tandis que moi et des Polonais entrons dans le bois. Horreur ! Les branches ploient sous le poids et me décharge leur fardeau dans le dos ; l'eau ruisselle ... Je suis aussi trempé que si je m'étais jeté tout habillé dans l'eau. J'avance les yeux fermés, criant pour faire peur aux bêtes. Nous arrivons au bout du bois et pas un

coup n'a été tiré. Le docteur est furieux. Nous devons marcher en ligne droite et crier, or nous sortions tous par le même chemin que le premier, celui-ci avait eu l'avantage (!) de débarrasser les branches de leur neige. Nous devons recommencer. Oh non ! Gust ne m'y prendra pas deux fois. Je sors du bois et le vois, tranquillement, tout sec, en train de parler avec un chasseur. Me voyant trempé et en loques, il éclate de rire. Mais il s'est vite calmé en voyant mon air furibond. De retour à la maison, il s'empresse d'ouvrir une bonne bouteille et de commander aux patronnes de m'habiller de sec. Jamais plus il ne m'aura plus pour les battues. A la recherche de pistes, j'allais volontiers. Je me plaisais à parcourir ces étendues plates, infinies, d'une blancheur immaculée. Quelques jours après cette chasse infructueuse, nous remontons. Arrivons au Hunhell : rien ! Simmenach (prairies appartenant aux vigneron de Trachbach). Gust, orgueilleux cent pour cent, dans ses jours de délire, ne cesse de crier dans les rues, de sa voix si caractéristique et que tout le monde imite quand on parle de lui : "heim, ganz Simmernach ist mein, kein Würzen so reich und so fleissig wie Ich". Et il est par contre le type même du fainéant. Passons ! Nous avançons, muets, les yeux aux aguets, éblouis par la réverbération du soleil sur la neige, quand tout à coup, il me frappe du coude et s'aplatit. Je l'imité. Il m'indique un endroit où bouge quelque chose de brun. Comme lui, je suis persuadé de voir un renard, creusant un trou. Nous avançons à quatre pattes, approchons sensiblement et silencieusement. Je fixe, fixe, retenant l'haleine ... Sommes à quelques mètres ! Et que vois-je ? Un bout de papier d'emballage fixé par un coin à la terre gelée.

Quelques camarades, émérites chasseurs au collet, me demandaient de voir leurs pièges en montant au plateau. Un jour j'ai le malheur de voir une splendide biche, prise par le cou. Naturellement je n'en dis rien à Gust : cela nous mériterait quatre ans de forteresse. Plusieurs fois cependant il me faisait remarquer que pendant l'occupation les français étaient amateurs de chasse et c'était rare de les voir rentrer bredouilles. Comment se fait-il que vous autres, malins pourtant, vous n'en preniez pas ? Je lui faisais savoir la sévérité des peines. Aucun civil ne s'est jamais douté de rien en voyant certains trois ou quatre français monter avec des bottes et revenir le soir avec leurs outils ... et un quartier de biche dissimulé sous la veste.

Tous les dimanches, la passion de Gust était de monter au plateau (sa messe). Un dimanche il revient plus tard qu'à l'ordinaire. Il rentrait de promenade quand il aperçoit un sanglier en chasse venir lentement à sa rencontre ... Un sanglier énorme ... Gust si lourd, a vite fait de grimper à un arbre. La bête avance, s'arrête une demi heure au pied de l'arbre ... Perché dans son sapin, le malheureux retenait son souffle. Enfin le

pacifique sanglier s'éloigne ! En rentrant le vieux pouvait à peine articuler ses mots ; il avait cru fermement à sa dernière heure.

Au moment de la débâcle, il ne pouvait se résigner à rester à Trarbach. La vue des soldats braves, démoralisés, blessait son orgueil d'Allemand. Le mardi 13 mars 45 alors que les obus pleuvaient sur la ville, il n'y a eu rien à faire pour le garder chez lui. Il part examiner son blé et son seigle. En revenant, les obus tombaient dru sur la ville, mais sourd, il n'entendait pas les détonations. Aux vignes à Romesgrabe, il tombe sur un canon allemand en batterie repéré par les Américains. Un soldat se jette soudain sur Gust et le renverse à sa grande colère ; quelques secondes plus tard un obus éclatait. Sans le soldat, il y passait. Il me racontait cela à table et avec quelle fierté ! ... "Pas un n'a été au feu comme moi !" dit-il et majestueusement, il crache son jus de chicque ... Ineffable ce Gust ! De toute la ville, il me suffit de dire à un civil que je travaille ches Gust Faust pour qu'il ait à me raconter une histoire mémorable. Gust n'a jamais voyagé. En 43 son gendre, mobilisé à Düsseldorf, lui propose de venir le voir avec sa fille. Gust, pour la première fois de sa vie, prend le train. Durant le trajet, perplexe, il questionne : "Sommes-nous dans le bon train ?". Couchant dans un hôtel, Gust a sa chambre au troisième étage tandis que sa fille et son mari sont au deuxième. Au milieu de la nuit, Gust se lève et croit frapper à la porte de sa fille pour lui demander l'heure. Eberluée, une jeune fille ouvre la porte. Gust ne peut que bredouiller quelques mots d'excuse. Une deuxième fois il se lève et frappe à la même porte. Cette fois-là la jeune fille s'exaspère, mais Gust n'y entend mot. Le lendemain il a fallu toute l'éloquence du gendre pour empêcher qu'on ne fasse appel à la police. Gust n'est pas si bête qu'il n'en a l'air. Il a le sens du beau et ne néglige aucune occasion pour me faire visiter les curiosités de la région qu'il connaît si bien ! Il est fier de sa région ; c'est avec plaisir qu'il m'en vante les beautés. Bien souvent, quand nous suivions les traces des sangliers et que les recherches s'avéraient inutiles, il me disait : "Tiens, si on allait ici ? Y as-tu été ?". Bien de répondre négativement. Jamais je ne me lasse d'admirer ces réelles beautés.

Vendanges splendides, aussi schnaps en quantité ; et recommence la même série monotone des travaux. Le 30 janvier anniversaire de la prise de pouvoir. Quelques drapeaux seuls flottent. Hitler parle et jure à son peuple de le conduire à la victoire finale. Le 20 avril, anniversaire d'Hitler. Ordre d'arborer les drapeaux. A huit heures, quelques-uns flottent et de temps en temps timidement un est arboré. D'autres imitent. A dix heures quelques maisons sont récalcitrantes dont mon patron. Un envoyé du maire y passe peu après et réitère l'ordre d'arborer sous peine de sanction. Tous s'exécutent. Et toute la journée les rues rougeoyaient de

ces hideux oriflammes chantant la venue au monde du Führer. Mais aux vitrines pas de photos du Chef. Décadence. Chose qui ne s'est vue depuis 1934, certains arborent l'ancien drapeau allemand : noir, blanc, rouge. Chez Faust, sauf le vieux, on ne croit plus à la victoire. Je ne peux écouter le Poste. Avec plaisir ils m'interrogent, avides de vraies nouvelles fraîches, mais n'osent se risquer de me laisser écouter. Sophie se relâche souvent. Rentrant précipitamment elle m'a vu l'oreille collée au poste et à son arrivée tourner vivement le bouton. Elle fait mine de ne pas comprendre mon geste. Je lui fais remarquer qu'il ferait bon d'écouter ce que peuvent dire ceux de l'autre côté. Elle riposte énergiquement et me le défend expressément. C'est trop risqué. Je m'incline jusqu'au lendemain matin.

Des avions passent. Je suis au Schloßberg, proche de la vigne, avec Gust. A côté, un nazi cent pour cent, Gerhard. Gust s'entretient avec lui, sur la guerre bien entendu. Parle d'avions. J'écoute en travaillant et j'entends Gust dire : "J'ai un Français qui voit formidablement les choses. Il venait à peine d'arriver en 1942 chez moi qu'il me dit qu'en 1943 les Américains auraient plus de cent mille avions à leur disposition. Plusieurs fois il m'a annoncé bien des choses qui se sont réalisées. Je me demande comment il peut savoir cela". L'autre ne répond pas. Moi je trépigne, je lui aurais cassé la figure ! et je me vois déjà entre deux gardiens prenant le chemin de Trèves en direction d'un camp de travaux forcés. Il n'en fallait pas autant ... Je rentre à la maison, raconte le tout à sa fille dont le premier soin est de sermonner vertement son père : celui-ci bien entendu ne pensait à rien de mal et est désolé de sa gaffe, comme désolé de me perdre. Tacticienne et réputée du parti, la fille réussit à cacher l'affaire. Avec l'avertissement du civil (radio) et cette histoire, je me trouvais dans de beaux draps.

Pentecôte 1944. Le samedi, dimanche et lundi, les avions ont défilé sans interruption. Bombardements de Munich, Nüremberg, Manheim, Ludwighafen, Koblenz. Les chasseurs mitraillent des bateaux de plaisance sur le Rhin (à Bingen, Rüdesheim) et tuent des Français transformés. Les Lightnings accompagnent les bombardiers. Vers deux heures nous voyons trois Lightnings (double fuselage) virevolter, foncer sur Traben. Nous nous cachons sous un noyer, face au kommando. Soudain, un ronflement sonore et nous voyons déboucher au-dessus des sapins de Starkenburg un monstre volant. Il rase la ville de sa masse écrasante et scintille au soleil. Puis il pique et une épaisse fumée s'élève de Urzig.

11 mai. Il fait froid, il gèle. Le lendemain, les pousses des vignes sont noires et ratatinées, comme disent les vignerons découragés : "diese Nacht hast manch Gläschen Wein getrunken" (cette nuit a bu bien des verres de vin). Récolte aux trois quarts perdue.

L'orage gronde. Les Russes sont en Pologne, la Roumanie est liquidée, Rome libérée. Cascades de bonnes nouvelles chaque jour. L'invasion semble proche, bombardements intenses de villes françaises.

5 juin : Rome est libérée.

6 juin 1944. Débarquement

Comme d'habitude, je vais piocher à Oressen. La radio du matin n'a parlé que de la libération de Rome. Il est midi et demi. Je mets le poste en marche, suis chez Faust, donc je prends le Deutsche Leuder. Nous sommes à table, mangeons les fameuses boulettes de pommes de terre. "Es ist halb ein wir geben die Narichten Dienst". Pause ... "Die so erwartete Invasion ist bekommen (l'invasion tant attendue est commencée). Die Anglo-Amerikaner sind, mit startke Kräfte alles Art, zwischen Cherbourg und Le Havre gelaudet. Laeiche Fallscherinzäges sind in Hinterland abgesprungen. Harnäckigge Kämpfe sind in Grange". Les Anglo-Américains avec de puissantes forces de toutes sortes, débarqués entre Cherbourg et Le Havre. Grande quantité de parachutistes ont atterri à l'arrière du pays. Des combats acharnés en cours. Le communiqué succinct nous fait tous tressaillir. Je pâlis et frissonne. L'appétit m'est coupé. Je prends prétexte pour descendre. Vais dans la rue, voudrais crier partout ma joie, mais ne vois que des Allemands et je dois me taire. Je vois enfin Grazide (homme de confiance !) et Ravaille ; je leur annonce l'évènement. Ils ne veulent pas me croire, mais de voir mes traits crispés, ils se rendent à la réalité. Me rends chez Casimir : nous nous embrassons. C'est enfin le coup décisif et nous avons le droit d'espérer. Jamais nous n'avions perdu espoir, nous voici enfin récompensés : une semaine durant, nous sommes dans des transes, craignant une deuxième Dieppe. Enfin la presqu'île du Cotentin est coupée, Cherbourg libéré. Nous respirons. Michel, lui, le pauvre, ne vit plus. Que peuvent devenir ses vieux parents, seuls à Bricquebec, sur la route nationale conduisant à Cherbourg. Je partage ses craintes : il passe plusieurs nuits blanches, analogues à celles qu'il passa des vendanges 1943 à mars 1944. Il avait échappé de peu au camp de concentration. A force de prières, le bon Dieu a daigné l'exaucer !! Et puis c'est à moi de passer des nuits blanches : Patton fonce sur Rennes, St Nazaire. La Bretagne est coupée, les Boches y sont encerclés. Tout de suite je me dis :

"Ils vont se replier sur Brest et là : résistance à outrance, bombardements, pillages, massacres ! Comment retrouverai-je mes parents, mon pays ? Je fais part à Mme Keppler de mon inquiétude et lui demande de me laisser écouter Londres pour savoir au moins ce que devient la Bretagne. Elle accepte ! Pas un jour sans que je l'écoute et aux heures d'émissions (sept heures et quart) si un étranger survient elle s'arrange pour le faire entrer au salon. Elle voyait sans doute son intérêt en jeu. Je savais tout ce que son mari avait rapporté de France. Elle craignait mes repréailles en temps opportun. Je le jurais d'ailleurs de me venger. St-Brieuc tombe, Vannes, le Morbihan et comme prévu, repli sur Brest. De M.A. et F. je suis rassuré, mais la maison ! Elle est distante de Brest de vingt kilomètres à vol d'oiseau. Si les Allemands ne sont plus dans la région, leur artillerie doit tirer. Les verrai-je vivants mes chers parents ! Aurai-je un toit pour m'accueillir ? Quelle transe ! Bientôt cependant je me calme, espérant en la bonté de Dieu. Pourvu que Pierre reste chez lui ! Londres parle tant des atrocités faites aux maquisards !

Depuis Noël, j'ai des furoncles aux bras, depuis huit mois ! Tout l'hiver ils m'ont fait souffrir. L'un disparaissant pour faire place à l'autre. Chez Bauer, on me soigne comme un fils. Leur fils (à présent à Cherbourg, prisonnier sans doute) apportait en permission des médicaments exprès pour moi et multipliait ses soins. Accalmie en avril, mai ; mais à présent, ils reprennent de plus belle. Après la main gauche, c'est à présent la droite. Je fais les soins quand même. Comme le regain l'année dernière, je fauche avec E. (très peu), dans Zeltuiger Bruch (grenier). Un gros furoncle me pousse au poignet droit. J'aide au Spritzage chez Bauer, mais le dimanche je n'en puis plus. Mon avant-bras est enflé, furoncle, gros comme un oeuf, ne mûrit pas ; tout autour, un cerné noirâtre. Vais au docteur de Mannes Manheim : on me l'ouvre au bistouri. Les forces ont failli me manquer. Bras en écharpe. Repos pendant huit jours. Je puis dormir à présent heureusement et cela me dédommage des précédentes nuits blanches où les élancements me réveillaient sans cesse. Le lundi 5 ou 6 juillet, je vais de nouveau au médecin qui me soigne comme un soldat allemand. L'infirmière est, aussi, sympathique et, en cachette, me donne des bandes de pansement. Mais Kosin ne veut plus me voir inactif, malgré le docteur qui veut me garder et finir de me soigner, il m'expédie au stalag de Trèves.

Mardi 15 juillet. Je prends donc le train pour Trèves, ville historique. J'aurais vu avec plaisir les anciennes ruines romaines (thermes, Porta Nigra), cathédrale ... Mais je suis K.G. ! ... De la gare je monte le chemin en escalier de bois sur le mont Pétrisberg (plus de trois cent mètres) et voici de nouveau les barbelés (heureusement que je portais des conserves et que mes patrons m'avaient donné pain et beurre !). Le camp et ses

misères ! Les figures braves parmi les figures joufflues des employés du camp, tous les plus élégamment vêtus. Formalités harassantes des bureaux, fouilles, et bien entendu la réglementaire douche et dépouillage. Nous quittons un kommando propre où le patron se charge de notre lessive, où l'on se baigne, se douche, pour rentrer dans des baraques pleines de poux et de punaises ! N'empêche, il faut tout passer au dépouillage. Une quarantaine de Russes sont là avec leurs paquets de loques ! Jeunes de douze ans avec vieux de soixante ans et plus. J'arrive cigarette aux lèvres ; tous me fixent. La cigarette devenant mégot, trois ou quatre se précipitent vers moi, tendant la main comme des mendiants, les yeux suppliant et me disant : "Pitchouri". Je leur donne une cigarette ! Malheur ! Un flot d'êtres s'abat et mon paquet est liquidé. Un jour très proche viendra où moi aussi je serai comme eux, sans tabac, car les colis ne viennent plus et alors je serai heureux si quelqu'un me fait cadeau d'une cigarette. Cette misère m'outre contre les Schleus. A Limburg en décembre 1941 j'avais été écoeuré aussi de voir la barbarie boche : les Russes étaient parqués au bout du camp français dont ils étaient séparés par des barbelés. Des sentinelles boches avec mitrailleuses surveillaient cette barrière et pas un français ne devait la franchir sous peine de mort : une tête de mort placée à la porte nous avertissait du sort de l'imprudent qui oserait franchir cette zone. Une grande partie de mon temps je le passais à faire les cent pas non loin des Russes. Je venais de Mayence avec les poches et la valise pleines de tabacs de toutes sortes. Me cachant derrière une baraque, je lance aux Russes des paquets de cigarettes. Mais ils sont trop nombreux, trop sauvages, comme des bêtes ils se jetaient sur les cigarettes et se battaient à coups de sabots. Chaque fois il fallait l'intervention d'une espèce de commissaire russe, prisonnier comme eux, qui, d'un gourdin, les frappait au visage. C'était la terreur du camp russe. Quelle civilisation ! Entre frères de misère la nécessité d'une telle discipline. Il fait plus de moins dix degrés. Hiver rigoureux. Les Russes (majorité de quinze à dix huit ans) n'ont pas de chaussettes, leurs effets ne mériteraient même pas le nom de guenilles, sont chaussés de souliers sans bout ni talon et fixés au pied par des ficelles. Ne reçoivent rien de la Croix Rouge, ni savon, ni nourriture. Tous les jours, des quêteurs français passent dans les baraques avec une couverture où chacun jette sa petite obole : quelques biscuits. Rares sont les prisonniers qui ne fassent leur aumône à ces fantômes squelettiques. La discipline s'est paraît-il relâchée. Quand les premiers Russes sont arrivés, ils ne recevaient pour ainsi dire rien de la cuisine allemande. On les voyait manger l'herbe qui en un rien de temps fut "broutée". Et alors, ils se sont mis à manger le goudron qui recouvrait les toits en carton des baraques. Pour du pain qu'on leur jetait, ils s'entretuaient et les Boches, des "miradors" (poste d'observation surélevé) prenaient part au carnage en tirant dans le tas, des rafales de mitrailleuse ! Heureusement que je n'ai pas connu cette

période ! Le premier jour de mon arrivée au camp de Limburg, après avoir franchi la porte d'entrée, une espèce d'arc de triomphe avec au-dessus, sur le fronton, un kolossal aigle portant dans ses griffes la Croix gammée. Le drapeau flotte et bien entendu j'ai dû le saluer ce hideux chiffon. Une grande rue goudronnée traverse le camp. De chaque côté, entourés de barbelés, les baraques cachant leurs misères. Je me rappelle toujours de mon passage dans ce camp il y a un an ! Ignominie. Vais dans la fameuse baraque 17, départ pour les kommandos. Lits à étages avec paillasses hideuses où grouillent les bêtes. Je préfère coucher sur le ciment, habillé, mon sac rempli de livres me sert d'oreillers. Tôt le matin, je suis réveillé, messe. J'étais appuyé contre les barbelés, quand je vois deux infirmiers français portant un brancard recouvert d'une capote bleue. Je n'y fais pas attention car je croyais le brancard vide, puis arrivent deux autres avec brancard, puis les deux prisonniers reviennent. Je suis intrigué et demande l'explication à un camarade : "Oh ! , dit-il, c'est un défilé ininterrompu ainsi chaque matin. Ils transportent les Russes morts l'après-midi de la veille et la nuit !". Je suis effrayé ! Quoi ? des morts ! Suis-je donc en enfer ? Je fais attention et distingue, en effet, sortant de la capote, des pieds exsangues, sales. Les Russes déshabillent leurs morts pour se vêtir de leurs guenilles et se protéger du froid. Tous les jours il en meurt quinze à vingt ! Personne ne s'occupe d'eux, pas d'infirmerie. Celui qui est trop faible ou malade se couche sur son grabat et là meurt de faim s'il n'a plus la force de chercher sa pitance ; c'est la loi "marche ou crève". Pas un français ne rentre dans le camp ; les Russes apportent leurs morts à la porte de leur camp où les brancardiers français viennent les prendre. Chaque jour la même scène se répète. Camp pestilentiel, banni à tout autre qu'aux Russes. Les cadavres sont entassés dans une salle et là quand le nombre est atteint (cent) un camion arrive. On charge les morts, comme des paquets, pêle-mêle. Le camion se dirige dans le bled où on construit des fosses communes : la voiture bascule et les cadavres tombent dans la fosse. On les recouvre de chaux, puis de terre. On n'en reparlera plus. Allez ensuite chez les civils, ils vous diront qu'ils combattent pour le maintien de la civilisation, c'est le "Kulturkampf" inauguré par Bismark et que les nazis appliquent à la lettre. Dites-leur ces vérités : "Des balivernes", répondront-ils, "la Radio n'en parle pas". Divine propagande. Goebbels ne sait pas mentir ! ... Ce m'était un soulagement de quitter ces misères que je ne pouvais secourir, de ne plus voir ces morts vivants habillés de vert. Les représailles contre les Boches jamais ne seront assez sévères.

Une diversion. Revenons au camp de Trèves. Je vais donc aux douches avec les Russes. Spectacles aussi horripilant qu'à Limburg. Un vieux de plus de cinquante ans (je lui donnerais soixante dix), sale, à barbe hirsute, porte sur son dos son fils (douze à treize ans), un squelette. On lui aurait

compté les os sans excepter un seul. Le crâne, je ne dis pas la tête, trop lourd tombe sur les os des épaules. Un pied est terriblement enflé et noirâtre : la gangrène. Je me lave. Le vieux et son fils sont à mes côtés. Délicatement, le père pose son fils à terre et le lave. Je lui passe mon savon. Il veut me baiser la main (geste russe). Le gardien boche (un chien avec une âme de damné) arrive et hurle de se dépêcher et de bien se laver. Mon savon fait le tour parmi ces malheureux êtres tout nus. Le gosse ne peut se tenir debout et s'est faufilé dans un coin. Il est indifférent à tout et s'occupe seulement de respirer : à chaque souffle c'est un sifflement qui sort de sa poitrine et à chaque aspiration sa poitrine se bombe, ses côtes semblent sortir de la peau ! Le Boche s'approche, l'examine, l'insulte : il n'est pas encore assez propre ! Lui commande de se lever, mais le gamin n'entend rien. Furieux, le boche va prendre un tuyau et lui projette un jet d'eau glacée. Sans un mot le gosse s'affale. Le père le prend, muet. Personne ne dit mot, c'est le risque de l'esclavage où l'homme est tellement abruti qu'il est incapable de réflexion et de murmure. Un autre Russe (espèce chinoise) subit le même sort. Nous passons dans une autre pièce où tout nus, nous attendons une heure que les vêtements sortent de l'étuve ! Et je m'en vais à l'infirmerie où les punaises sont les Seigneurs. Passe la radioscopie. Alors commence une vie monotone, la vie du camp derrière les barbelés. Là-bas c'est la campagne, c'est la vie, la liberté, mais pas pour nous, cette terre est inhospitalière ! Du camp, nous dominons Trèves : vue splendide. En bas, la ville, la Moselle, la cathédrale au toit de cuivre ! Je ne puis goûter ces beautés. Le coeur, en pleine misère, est insensible à tout.

Les colis n'arrivent plus, les produits de la Croix Rouge deviennent pour ainsi dire invisibles. Matin, jus écoeurant dans des bouteillons de soupe à peine lavés ; plusieurs fois, nous y pêchons des grains d'orge provenant de la soupe de la veille. Midi : soupe-orge. En hiver, ils avaient des betteraves, mais ce n'est plus la saison hélas ! Soir : pain à huit, dix grammes de margarine. Je n'ai pas amené beaucoup de conserves, les événements se précipitent et il faut songer à un départ, au défilé sur les routes, sans ravitaillement. Aussi ai-je caché, chez mon patron, des conserves auxquelles je ne veux toucher qu'au jour J. Les Russes sont toujours aussi malheureux. Après la soupe, ils viennent de baraque en baraque mendier le restant de soupe ; ils tendent la main, la porte à la bouche, puis à l'estomac, pour indiquer qu'ils ont faim. Les Italiens, troupes de Badoglio, sont aussi malheureux qu'eux. Quand ils sont venus au camp, arrivant de France ou de Grèce, ils étaient bien chargés et venaient échanger tous leurs biens (sacs tyroliens, montres, bagues, pièces d'or prises aux Anglais en Afrique, habits, linges) contre pain et conserves. A présent, ils n'ont plus rien, sont vêtus de loques et eux aussi viennent mendier le restant de soupe sur lequel ils se précipitent. Des

Russes fouillent les ordures et mangent avidement : pain pourri, noir, moisi, épluchures ... Plusieurs meurent pour avoir mangé ces immondices. Jusqu'à l'invasion ils trouvaient à manger chez les français ; ceux-ci recevaient des colis et touchaient à peine à la soupe ; mais l'âge d'or est passé. Certains Russes plus dégourdis viennent avec des pantoufles qu'ils ont taillées dans leur capote (eux vont nu-pieds). D'autres sont cordonniers et vendent des souliers pour des conserves. J'achète une paire pour Michel et une autre pour moi. Nos souliers n'avaient plus d'existence que le nom et je marchais sur les chaussettes russes plutôt que sur des semelles. Des Italiens, tailleurs, fabriquent vestes, pantalons. Me fais faire une veste, arrange mon pantalon. Mes conserves disparaissent ainsi petit à petit. Les Russes fabriquent des jouets : plateau où sont posés poule et poussins en bois, à tête mobile, reliés à une ficelle suspendue à ce plateau et nouée à un caillou. Il suffit de bouger le plateau, le caillou fait tourner, bouger les têtes des poussins et poule comme s'ils picorait. Oiseau sur deux roues et relié à un bâton. En faisant rouler, les ailes claquent. Même système : roues faisant tourner les poussins autour de la poule. Soldat abaissant ou relevant son fusil ... Amusement pour les grands enfants que nous sommes.

Jour et nuit : alerte ; nous devons aller aux tranchées, y restons des heures entières, histoire de nous ennuyer. Les boches font la chasse à l'homme, la nuit surtout. Je ne suis sorti qu'une fois. Chaque fois que le gardien venait, je me cachais sous le lit, derrière mes valises et mes musettes. Le 16 juillet Couz est bombardé. Nous voyons la ville brûler toute une après midi. 23 juillet, messe pour six camarades morts dans le bombardement de Bad-Kreuznach. L'hôpital a reçu plusieurs bombes incendiaires : l'aumônier et le Docteur français sont brûlés.

20 juillet. Complot manqué contre Hitler. Tout le monde déplore l'échec. Hitler parle le soir même ; il est blessé, mais considère son salut comme un signe providentiel de sa mission divine auprès du peuple allemand : "La Providence confirme ainsi ma mission et j'emploierai jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour y parvenir : notre victoire sur le Bolchevisme et le Judéo Capitalisme". Toujours la lutte pour la civilisation. Plusieurs Boches déplorent (en secret) cet échec ... Je dépériss, ne puis m'habituer à ce régime ; la furoncle va mieux, mais ne se cicatrisera pas avant trois semaines. Je ne peux attendre. Je demande à partir.

26 juillet. Ste Anne. Dimanche c'est le pardon de Trégarantec. Première messe de J.M. Dantec. Le mercredi 1er août, je rejoins à Traben-Trarbach. Suis heureux, heureux de revoir Michel. Il me dit avoir

manqué d'un fil que je ne le revoie plus : le 20 juillet tout le monde apprend le complot et tous sont enchantés, c'est un signe de la décadence du parti même s'il a échoué. Michel arrive donc enchanté chez son patron. Une voisine s'y trouve ; Michel parti, elle demande pourquoi Michel est si joyeux, lui d'ordinaire si mélancolique. La patronne (Hilda) lui répond : "Il est heureux que sa ville natale Cherbourg, soit délivrée ...". Elle l'a dit sans arrière-pensée. Huit heures appel au kommando. Kosui arrive, revolver au poing, braqué sur les copains. Furieux, pâle, il crie, hurle, menace que quiconque se révolte passera immédiatement par les armes. Personne ne bouge, au garde à vous. "Nous ne voulons pas, dit-il, que des prisonniers sabotent à l'arrière le travail que font nos soldats, au prix de leur sang". Lui, si jeune, vingt huit ans, bien portant, se garde d'y aller lui, au front. Et pour finir, il fait venir à lui Michel, le menace de camp ("Festung") et le fait amener au bureau. Michel, pâle, ne comprend rien. Qu'a-t-il bien pu faire ? Il arrive au bureau. Kosui est devant lui, féroce : "Ah, dit-il, vous êtes heureux que nous reculions ; mais vous n'aurez pas le bonheur de voir notre débâcle. Oui, nous reculons à présent en France et en Russie, mais les Russes nous les ramèneront sur la Volga et les Américains, nous les précipiteront dans le Kanal (Manche) et nous reprendrons ton Cherbourg. Quant à toi, tu ne reverras jamais plus ton Cherbourg !". La bave lui sort de la bouche. Sans le chef de kommando, il se serait précipité sur le pauvre Michel. Enfin on le fait demander et on lui dit de faire ses préparatifs pour le lendemain : camp de concentration. Michel ne dort de la nuit. Le lendemain, les autres vont au travail et avertissent sa patronne. Celle-ci est nazie cent pour cent, présidente des femmes N.S. de la Moselle, son frère est l'ami intime du chef du parti de Traben. Elle vient au kommando et à force de persuasion et au prix de caisses de vin et de litres de goutte réussit à apaiser l'ivrogne et à sauver la vie de mon cher petit frère !

J'arrive juste à temps pour le sulfatage. J'ai ferme espoir que ce sera la dernière fois, ainsi que pour la moisson (mémorable : Starkenburg, en plein champs). Battage au bord de la Moselle. Regain à Wolferberg, Mahn (Baldès). Frau Klaes, la femme cheval m'aide. Pas un homme ne peut la suivre en fauchant. Regain pour Faust à Hödeshof. J'arrivais en haut quand dix avions Curtios surgissent au-dessus du sol, mitraillent la ferme (à cent mètres du pré). Y tuent trois vaches. Je me camoufle sous un petit tas de foin. Vingt kilomètres, ils ont rasé le plateau. Je respirais à peine, suis flanchard ! Trois jours plus tard j'aide M. Melsheimer. Surgissent de nouveau les Jabos (jad-bomber), Lightings. Virevoltent au-dessus de Trarbach, du plateau. Me cache sous la charrette de foin qui amortira les balles. Quitte de nouveau avec l'émotion. C'est un danger de sortir sur le plateau. Paris est pris et les Américains déferlent au Nord de la France, des convois ininterrompus de soldats, camions, chevaux,

troupeaux de vaches (ils ramènent tout ce qu'ils peuvent, les pillards), des prisonniers noirs passent. De dix heures à midi, les forteresses survolent par vagues. L'après-midi est réservé aux chasseurs pour mitrailler, bombarder les ponts, chemin de fer, etc. Le Luxembourg est atteint.

Septembre. Nous nous attendons à partir. Une nuit, tout le monde est réveillé en sursaut. Un bruit fantastique nous fait sursauter ; quelques vitres tombent et du plafond des morceaux de plâtre se détachent. Qu'y a-t-il ? Le lendemain nous apprenons qu'un V¹ est tombé du côté de Cröv (quatre kilomètres). Pas une vitre n'a tenue dans Cröv. L'engin est tombé dans une vigne. Sur cent mètres à la ronde tout a été rasé nettement, sur plus de deux cent mètres pas un piquet ne subsiste. Nous comprenons les dégâts que peut faire un tel engin sur une ville. Il a été l'espoir boche, mais ceux-ci désenchantent car plusieurs de ces sup>1 tombent en Allemagne. Les paysans de l'Eifel l'appellent même : terreur de l'Eifel.

V¹-V². Armes nouvelles de représailles (le V vient de la première lettre du mot Vergettung : représailles). Cette arme est destinée à venger les raids américains et anglais, les raids terroristes. Les Allemands les sortent quand ils ont vu que les Alliés ont pu prendre pied en France ... La première rampe près de Dieppe. Devant la poussée alliée, ils devaient reculer ces rampes au fur et à mesure de leurs retraites. Depuis septembre nous voyons, tous les jours, une quinzaine de ces engins sillonner le ciel, laissant derrière eux une colonne de fumée blanche : quelques secondes après nous entendons un véritable roulement de tonnerre, étourdissant, ébranlant l'air. Nous pensons au début que c'était des fusées lancées par des avions pour bombarder. Mais bientôt, une rampe de départ est installée dans un bois à Mohrbach à trente kilomètres de Trarbach. Les français et étrangers qui y travaillent en sont expulsés (espionnage à craindre). Personne ne doit en approcher. Tous les jours, fracas épouvantable infernal, dantesque comme si la foudre allait tomber sur nous. Mon patron Philipp allant un jour voir à Herneshiel son fils de quatorze ans mobilisé sur la ligne Siegfried comme travailleur, passe non loin de la rampe dont il ignorait la présence. Un fracas effroyable retentit, il se jette à plat ventre, la terre tremble sous lui : il croyait vraiment sa dernière heure arrivée ... Il lève la tête. A gauche, au-dessus d'un bois, une immense fumée noire recouvrant tout. A son retour, il voit l'appareil en sortir, crachant feu et fumée et prenant de la hauteur. L'appareil est grand comme un avion de chasse : il est transporté par voie ferrée, puis posé sur une plate-forme traînée par un tracteur. Jusqu'en décembre, c'est un départ continu. Les avions alliés patrouillent sans cesse, mais semblent dédaigneux. Jamais ils n'ont bombardé la rampe. Les civils étaient enthousiasmés les premiers jours et jubilaient d'entendre le fracas. Ils se représentaient le dégât qu'un tel appareil peut faire sur une ville et

cela les consolait de voir leurs villes disparaître une à une. Sotte vengeance. Certains pourtant sont déçus : ils croyaient que l'arme nouvelle devait empêcher tout appareil allié de traverser la frontière du Reich. Il n'en est rien. Les raids continuent de plus en plus forts. Et puis ces V¹ ne sont pas exacts, le tiers tombe en territoire allemand. Si bien qu'on les appelait "Eifel terror". Les Allemands mettent leur espoir dans le V². Peut-être celui-ci anéantira-t-il les avions ? En novembre, je vendangeais au Schlossberg (Melsheim) ; toute la journée, nous entendons un roulement continu comme un bruit de moteur Diesel. C'est le V², simple perfectionnement du précédent. Nous respirons ! Nous commençons à craindre. De quoi les Allemands n'étaient-ils pas capables ? Les avions continuent à voler et à hâter notre libération. Et puis ces armes, ces piqûres de V¹ et V², éoustilleront-elles le Lion britannique ?

Les paysans n'osent plus sortir que le matin (vol des forteresses), l'après-midi est trop dangereux (chasseurs). Chez Bauer, je vais arracher à l'avance quelques sacs de pommes de terre de peur que dans quelques semaines ils ne puissent plus sortir. A deux les filles vont charruer le champ de blé (une fois les patates arrachées, elles laboureront elles-mêmes le champ et sèmeront blé, colza, seigle). Je venais le soir, vers six heures, avec E. du champ avec un chargement de patates. Depuis neuf heures Trarbach est en alerte. J'arrive en ville. Des Lightnings survolent Traben-Trarbach, montent, descendent, tournent, reviennent. C'est louche, pensai-je. Ils ont des bombes. Je frappe sur la vache, courons, courons, personne dans la rue, traversons la place, les policiers sont aux portes de l'abri, et me font signe de me dépêcher. C'est inutile car je comprends. Les avions piquent, remontent en ronflant. Je cours, arrive à la maison, conduis la vache à l'étable et reviens sur la rue : tout le monde est dans la cave chez Bauer, cave sûre, construite dans le roc (plus de onze mètres de roches). J'arrive sur rue pour voir un Lightning piquer très bas ; distingue les raies sur ses ailes (canadien) et puis que vois-je ? Deux bombes, comme deux énormes cigares, se détachent de l'appareil et foncent sur le pont. L'avion remonte en rugissant comme un lion furieux. Fonce vers la cave, suis à mi-chemin : bruit sec, les vitres tombes avec fracas. Suis à la cave, deuxième bruit sec, ronflement, les portes claquent et sont arrachés de leurs gonds. A la cave, c'est la terreur. Les femmes se bouchent les oreilles s'attendant à voir leur maison s'affaïsser. Troisième et quatrième éclatements. Puis, rien. Nous sortons, je vais voir le pont. Deux bombes sont tombées près du pont (vingt mètres), deux à la Moselle, quatre à la gare de Traben. Vais à la gare, on relève les six morts. La gare de marchandises n'est plus que ruines, trois maisons sont détruites. Elles ont explosé à soixante mètres du kommando. Les civils comprennent ...

La nuit, alerte. Allons tous à la cave (première et dernière que j'y fus). Trois heures dans une cave humide, l'eau suinte du toit. Les civils sont muets, les avions passent assez bas. Six heures ! réveil. Nous n'allons pas au travail, devons faire bagages pour partir au-delà du Rhin. Départ fixé au soir. Des colonnes de Français, Polonais, Italiens passent, venant de la frontière. Les patrons nous donnent pain, vin, beurre, viande. Ils pleurent (à cause du travail). Le soir au kommando, les trois quarts sont bourrés. S'il fallait partir, dans quelques kilomètres ils seraient à bout (scènes écoeurantes au bord de la Moselle, adieux ...). Les soldats de toutes armes, tous régiments, surtout de la Flak (D.C.A.) passent, en désordre ... Aucun ordre n'arrive.

Dimanche. Nous allons chez les patrons. Ceux de Cröv partent, puis Wolf, ce doit être le tour de Traben. Mais rien. Je profite, l'après-midi, pour faire une rafle dans un jardin de tabac et reviens, musette (et sur la poitrine) pleine de précieux produit encore tout vert, hélas ! Les patrons nous redistribuent du vin puisque le départ est fixé à six heures du soir. Mais rien, rien ... Enervant. Très loin, on entend le roulement de canon. Lundi. Nous allons au travail, mais devons rester près de la maison, en cas d'alerte. Une semaine se passe. Nous défaisons nos paquetages. La semaine suivante, arrachage de pommes de terre.

Mardi. Je suis en train de "déjeuner" chez Faust. Les avions ont passé deux heures durant. A présent, c'est le calme, quand un ronflement sonore me précipite à la fenêtre juste à temps pour voir un mastodonte survoler très bas la ville. Descends, le vois soudain piquer. Fracas, fumée. Il s'est abattu à Wolferberg près de la prairie de mon patron. Cris dans la rue "Fallschirm" et les doigts se tendent vers un parachutiste qui, insensiblement descend, arrive à la hauteur du plateau, domine les ruines de Gräfinburg et, oh ! stupeur, fonce à présent en plein dans la Moselle. Comme je l'aurais attiré à moi pour qu'il ne se noie pas. On le voit naviguer des pieds et des mains. Si seulement ses efforts ne sont pas vains ! Non, le fleuve est franchi. La foule accourt et il tombe, lourdement, sur le côté, au milieu de cette foule en fureur. Heureusement que des officiers sont là et l'arrachent à la liesse déchaînée. Plus loin, à Bad Wildstein, lieu perdu dans les bois, deux femmes sont épouvantées de voir surgir devant eux un soldat kaki les mains levés ! Les autres courent car le front n'est pas loin. J'arrache les pommes de terre. Comme tous les copains je creuse un trou où je me réfugie en cas de danger, en me recouvrant de feuilles.

Mercredi. Je viens à pied du plateau. Les forteresses sont retournées, les chasseurs ont dû accomplir leur mission. Tout est calme. Tranquillement

je descends les vignes du Kästel et arrive à l'église protestante. Je tressaille. Vers Cröv, une mitrailleuse enragée. Regarde devant moi, surgit un monstre géant, bimoteur à mi-hauteur des vignes (cent mètres) et puis du Mont Royal, comme un éclair, bondissent une dizaine de chasseurs entourant le bimoteur et lui lancent leurs rafales. Celui-ci riposte car je vois de petites flammes sortir de l'appareil. Une flamme immense sort du bimoteur. L'avion descend, rase les toits, touche une cheminée de la villa Hausmann Wilhelm qui s'écroule et l'appareil disparaît. J'attends, Rien. Pas de fracas comme je l'attendais. Une fumée semble surgir de la Moselle. Les avions tirent, rasant Trarbach. Me couche, regarde et ... vois des étoiles. C'est donc un boche qui est tombé (type Heinkel 111). Les chasseurs sont trapus, des Spitfire. Ils tournent en rond, disparaissent. Cela a duré quelques secondes. Partout sur la rue, près de moi, des douilles vides. Je crois rêver puisqu'il n'y a pas eu de bruit de chute. Je fonce à la ville. Personne n'a vu l'appareil, personne ne veut me croire. Ils croient que les avions ont mitraillé uniquement la ville ... Je cours vers la Moselle. Sur la berge un moteur et des flots émergent les restes de l'appareil. Huit jours plus tard un tank retire l'avion. C'est un Heinkel 111, deux cadavres, des moteurs en V.

Samedi. Huit heures. Nouvelle alerte. Cette fois-ci nous partons sûrement. Les Américains semblent décidés à attaquer la ligne Siegfried. Une deuxième fois, nous disons adieu aux patrons ; de nouveau recevons du pain, beurre, vin. Mais jusqu'au soir, rien, rien. Fête au kommando. La plupart sont encore blackboulés par le vin. Aucun ordre n'arrive.

Dimanche : rien. Nous reprenons le travail. La semaine se passe. Les nerfs sont à plat. Nous nous croyons sur le point d'être délivrés et les Américains restent sur leur position alors qu'il n'y a rien pour les arrêter. Les soldats allemands disent partout que les forts étaient inoccupés et que les Américains, s'ils le voulaient, pénétreraient en Allemagne sans résistance sérieuse. Des français évacués des environs de Bitburg nous racontent que leurs gardiens les avaient abandonnés. Une nuit, les chars américains sont dans les villages, puis, sans que les Allemands tirent un seul coup de feu, sont repartis ! Les SS reviennent et obligent les prisonniers à partir. Des réfugiés allemands arrivent avec de petits bardas, d'autres avec leurs charrettes (meubles, literies), traînées par des vaches. La D.C.A. arrive et se poste sur les hauteurs de Traben-Trarbach. Nous voilà bien, à présent nous aurons à éviter les éclats. Ils tirent sur les vagues de quadrimoteurs, mais les flocons apparaissent trop bas. Insensiblement, avec majesté, les forteresses continuent droit le chemin. Parfois on les voit virer d'un commun accord quand ils s'approchent de la ville, faire un détour. La D.C.A. tire surtout sur les formations de bombardiers légers (Moskitos) qui volent assez bas. Les flocons les

entourent, les appareils virent à droite, à gauche. Pendant un mois, la Flak n'a pu atteindre qu'un appareil qui s'abat en flammes sur Bernkastel. Un quadrimoteur, revenant de mission, vole très bas, sûrement touché. Feu d'enfer. Une véritable sarabande. La forteresse continue droit son chemin, intouchable ! Efficacité de la D.C.A. Les Boches la croyaient formidable. Ils tempêtent.

Les polonais ont tous dû partir travailler sur la ligne Siegfried, de même les Russes et les Ukrainiens. Les Français restés militaires, seuls, demeurent à Traben-Trarbach. Mais deux jours par semaine et le dimanche nous devons construire des barrages anti-chars et creuser des fossés (trois mètres de large, trois mètres de profondeur). Je suis prêté pour aider Frau Berg et Hack à arracher les Hartoffeln. Je suis à Simmenach. Des milliers de forteresses retournent de mission, scintillant au soleil. Elles évitent toutes Traben Trarbach. Un soldat de la Flak me passe ses jumelles. Formidables masses qui tiennent l'air et dire que dedans respirent, parlent, agissent nos libérateurs. Comme je voudrais être parmi eux. Des avions de chasse survolent Simmenach, fracas épouvantable. D.C.A. Me réfugie dans un bois, me colle à l'arbre. Des éclats tombent, cassant les branches. Le soir six heures, je me retrouve vers Traben. Soudain deux appareils rasant le plateau. Oh ! en plein sur la D.C.A. Ils foncent comme un éclair, survolent la ville. Nouvel enfer. Dans le ciel, nuages de petits flocons. Les avions virevoltent, basculent, et soudain montent en chandelle, tournent et disparaissent. Ils reverront leurs camarades ce soir. Ca nous est un plaisir de suivre ces combats, de fixer les flocons, parfois encerclant l'avion et nous assistons émus, impuissants.

Octobre. Deux jours par semaine puisque j'ai deux patrons : ceux qui n'en ont qu'un font quatre jours et le dimanche nous creusons une tranchée près de la route, à Gräfsmühle dans la prairie de Faust (l'ex-patron de Morio) anti-nazi. Il hurle, mais rien à faire. La prairie est toute abîmée. "Oui, dit-il, à présent ce sont les K.G. qui font la tranchée, mais qui la rebouchera ? Personne, si ce n'est moi, mutilé de la guerre 14". L'ordre est là, la tranchée est faite ; de chaque côté un monticule de terre : trois mètres de large, trois mètres de profondeur, cinquante mètres de long. A côté, sur la route, nous construisons aussi un barrage anti-char. De chaque côté nous enfonçons à un mètre des sapins de deux mètres de hauteur. Les disposons en carré, remplissons le centre de terre. Après le passage du dernier véhicule boche, ceux de la Volksturm doivent mettre des troncs d'arbres au travers de la route pour la barrer. Ces barrages sont placés immédiatement après un virage. A côté, nous devons construire des trous individuels d'un mètre cinquante de profondeur pour les grenadiers anti-chars armés de l'arme nouvelle (Panzerfaust). Travail

ridicule, nous sommes persuadés que ces tranchées n'arrêteront pas les chars. Et puis, il leur suffit de faire un détour. Ainsi, au bout de la tranchée coule une rivière où les chars passeront comme ... une fleur ! A chaque route qui aboutit à la ville nous construisons de ces barrages près des virages. Les paysans sont furieux de voir leurs prisonniers enlevés par un travail inutile. Chaque ville et village a ces travaux : tous les jours, un groupe part en camion charger les troncs d'arbres de 0.30 mètre de circonférence. Nous allons sur le plateau à Hirschfeld. J'y vais malgré le froid. A deux heures surgissent, très bas, douze Lightnings. Le camion s'arrête, nous nous précipitons dans le bois. Les avions tournent, puis soudain piquent sur Hirschfeld, gare, disparaissent chacun à son tour. Mitraille d'enfer, la Flack tire, les avions réapparaissent, remontent, nous survolent, repiquent, remitrailent, lancent leurs bombes. La scène dure vingt minutes. Je distingue très bien le pilote dans sa carlingue, les raies noires sur les ailes. Je me tapis contre un gros sapin pour éviter les éclats de D.C.A. Je suis à l'orée, et ainsi, à l'abri, je puis suivre, haletant, le coeur battant, les péripéties si émouvantes du combat. Après avoir mitraillé les avions virent, viennent chacun leur tour raser notre bois. Bruit d'enfer. A chaque minute je m'attends à voir un s'abattre. Notre chauffeur a eu peur pour son camion ; à présent il jubile. Sur la route passait en même temps une moto : les deux hommes voient les avions, s'arrêtent près d'un petit pont et, en un clin d'oeil, se faufilent sous le pont minuscule. Ils n'ont plus l'audace de 1940. Le camion est bien vite chargé et nous redescendons.

Un autre jour, nous assistons à un splendide combat aérien (le dernier) au dessus de Traben-Trarbach, à très haute attitude. Chasse effrénée. Les avions tournent, piquent, remontent l'un suivant l'autre : ronflements sonores. Un avion se détache, pique et s'écrase sur le Mont-Royal. Le pilote atterrit à Kövernich, mourant. Une balle lui a percé une cuisse. Un Boche.

Novembre. J'allais charrier du fumier (Schottstrasse) quand j'entends bien loin des Bruits de mitrailleuse. N'y prête pas attention. Quelques minutes après deux avions nous survolent. Je distingue la Croix de fer. Ce sont des Schleus. Un d'eux file droit, l'autre pirouette autour, le devance, le survole, l'accompagne. Il s'amuse, pensais-je. Ils arrivent au-dessus d'Enkvisch. L'avion qui filait droit, pique, s'abat comme une masse. Celui-ci devait être grièvement blessé et n'a pu rejoindre sa base. Les avions américains ont l'air de se reposer. Voilà plusieurs jours qu'on ne les voit pas. Pourtant cela nous faisait du bien ... Le chef du parti a décidé, le 1er novembre, un travail gigantesque. Il s'agit de creuser une tranchée anti-char de trois mètres sur trois mètres qui irait de la Moselle (Litzig), traverserait les prairies, les vignes et aboutirait à Bissback. Tous,

hommes, femmes, enfants, doivent y participer. D'hommes, il en reste très peu, puisqu'ils doivent aller aussi à la ligne Siegfried. Les premiers jours, foule formidable : chaque maison doit s'y représenter une fois par semaine. Cette tranchée (trois kilomètres) doit être terminée pour Noël. Le mois se passe, on a à peine creusé quatre cent mètres. Boches, Polonais, Russes, Ukrainiens, Français, quel amalgame de races ! ... C'est aux français qu'est réservé la tâche de finir les tranchées. Nous devons lancer la terre à trois mètres, la boue plutôt, car l'eau ruisselle et nous pataugeons jusqu'aux chevilles. A l'approche des avions, tout le monde s'éparpille. Le chef du parti, Ranhoff, est présent mais se garde bien de toucher à une pelle. Il commande et hurle sur les paresseux, aussi bien boches que prisonniers.

Un incident amusant vient nous divertir : à Wengerohn il y a une école d'aviation. Depuis longtemps aucun ne s'est laissé voir. Par un beau jour de novembre, nous voyons un coucou prendre ses ébats aériens. Il pique, virevolte, fait du rase-motte. Mais soudain il s'accroche à un fil électrique et s'abat dans les vignes (en face de Cröv ; ce coin attire vraiment les avions : trois forteresses, un V¹ et cet avion). Les civils de Cröv croient avoir affaire à un ennemi et, armés de fourches et de faux, s'élancent vers l'aviateur qui sort de l'appareil. Quelle n'est pas leur stupéfaction d'entendre parler allemand. Si ça avait été un allié, ils l'auraient transpercé.

Malgré les deux jours que je dois faire à la tranchée, on me donne un nouveau patron (F. Berg) dont le Polonais est parti sur la ligne Siegfried. Je tempête : quatre jours de travail, trois patrons. Mais je me calme très vite car j'ai trouvé ma vengeance. La cave est bien garnie de bouteilles bouchées ; elle se trouve de l'autre côté de la rue, face à la maison, derrière l'étable. La même clé sert pour l'étable et la cave. Aussi me fais-je prévenant, propose à la patronne de m'occuper de la vache, de la traire. Elle accepte avec empressement. Le soir à six heures et demi, nuit opaque, j'ouvre la porte de l'étable, puis la cave. Prête l'oreille. Personne. Fais deux pas, main basse sur quelques malheureuses bouteilles que je cache dans le fumier. Plus tard, je m'enhardis, fais appel à deux copains de l'équipe ; ils arrivent avec des musettes. Bien vite on les remplit pendant qu'un fait le guet. Un soir je l'échappe belle. Je fermes la cave, mes deux bouteilles au pantalon quand on vient m'appeler de la cuisine. Un Polonais, évadé, voulait me parler. Je dois m'exécuter, m'asseoir et manger avec lui ... et la patronne. Les deux bouteilles me gênaient considérablement et menaçaient à chaque instant de glisser. Enfin ça se passe bien. Chez Faust, les bouteilles sont épuisées, il ne reste plus que les fûts ; je tâte et trouve un pas complètement rempli. Bonne aubaine. Mon tuyau ne me quitte pas et j'ai vite fait de remplir mon bidon. Les

camarades font de même. Une boucherie et une boulangerie militaires sont en plus installées à Traben-Trarbach pour ravitailler une division : vingt français y travaillent. Tous les soirs ils arrivent poches et musettes pleines de saucisson, viande, pain. Ils n'ont pas de vin. Nous faisons échange. Pas un civil ne mange comme nous. S'ils le savaient ! Je descends le bidon dans ma veste. Le remplis et m'apprête à sortir quand des pas précipités descendent de la cuisine et ... horror ... se dirigent vers la cave. Je me précipite contre la porte, celle-ci s'ouvre ; le gosse Wermer, treize ans, rentre et appelle : "Georges, Georges ?". Comment ? Il m'a vu y pénétrer ? Me voici dans de beaux draps ! Je ne réponds pas, me fais petit, attire la porte sur moi. Le gosse s'avance vers le fond. Comble de malheur, il veut craquer une allumette, rien ne s'allume, essaie une deuxième fois, inutile. Je prends mes élans et, à pas feutrés, disparais et fonce vers Casi, lui remets le bidon. Je reviens. Le gosse me demande : "Tu n'étais pas à la cave ?". "Moi, comment cela se peut-il ? Je viens de chez mon camarade qui travaille chez Max Moog.". "Je voulais que tu viennes m'aider à retirer la malle à effets de la cave. Les avions se font plus rares et la cave est trop humide". Je m'exécute.

Un mois plus tard, je rentre de nouveau pour assurer le ravitaillement de mon équipe. A tâtons, j'arrive au fût, retire le bouchon, prépare le bidon, cherche le tuyau : introuvable. Je fouille mes poches : peine perdue. Pourtant, je l'avais bien pris. Je dois sortir bredouille car je ne peux pas allumer. Le lendemain matin alors que tous dorment à moitié, je vais à la cave et y trouve le tuyau. Le fait d'être surpris à voler n'est pas trop grave, mais la confiance est perdue et alors adieu : vin, cadeau, cigarettes.

Nous quittons la tranchée à cinq heures. Il fait sombre déjà. Comme les colis n'arrivent plus, il s'agit de se ravitailler soi-même. Après le travail, chacun se disperse dans la région, saute les murs des jardins. Malheur aux choux-fleurs et aux choux de Bruxelles. Tous les dimanches nous en mangeons à satiété. Chez Bauer je pars au travail avec une musette, et bien rare si elle ne revient pas pleine. Quand je rentre tard, mes patrons s'attendent toujours à me voir arriver aux mains du garde champêtre. Faust a des choux de Bruxelles splendides. Il veut les réserver pour Noël. Il n'en a pas goûté un seul. A Noël, nous avons failli partir sur la ligne Siegfried. Les jardins ont été visités. Et près de la baraque du kommando, un magnifique champ de plus de cent plants de choux. Le soir du réveillon, un de chaque équipe part en mission et ramène un plein sac. Nous avons soin de les cacher au grenier, dans la paille (c'est là aussi que se trouve la cave des prisonniers, bien fournie on peut le croire). Noël, repas splendide : choux passés au beurre. Pas une équipe qui n'en a pas. Mais le patron du jardin est furieux, nous soupçonne bien sûr, appelle la police. Mardi de Noël : perquisition au kommando. On ne trouve rien,

mais sur le bord de la Moselle, des déchets de ces malheureux choux. Fureur du policier. Quel est le coupable ? Chacun nie : "Si pour ce soir, le coupable ne s'est pas dénoncé, demain tout le kommando part pour la ligne Siegfried". Mais le "pour ce soir" nous sauve. Nous allons chez les patrons et un de chaque équipe qui s'entend avec son patron, de lui raconter l'histoire et lui demander d'aller trouver la police, de lui dire que c'est lui qui a fait cadeau des choux pour fêter Noël. Ce qui fut dit, fut fait et le Franzmann est demeuré à Traben-Trarbach.

Mi-novembre. Nous apprenons qu'une forteresse a atterri sur le plateau tout près d'Irmenach. Je suis volontaire pour aller à la corvée de sapin dans le camion de Reissner. Sur la route nous apercevons la carrure gigantesque du monstre volant. Le chauffeur s'arrête. Nous nous précipitons pour visiter l'appareil. Mais deux gardiens sont là. Nous devons rester à un mètre de l'appareil et ils nous suivent. C'est un "Boeing Fortress". Trente six mètres d'envergure. Il est intact. Seul le train d'atterrissage s'est enfoncé dans la terre (l'équipage indemne s'est rendu). Le gouvernail a trois mètres cinquante de hauteur. Nous nous sentons écrasés devant une telle masse. De partout pointent des mitrailleuses jumelées, quadruplées. Quelques jours après, je peux le visiter avec mon patron en me faisant passer pour allemand : véritable palais ; chariot sur rail pour les munitions (électrique), W.C. (!), siège tournant pour mitrailleur, double poste de pilotage. Et la quantité effroyable de manomètres ! ... Une merveille devant laquelle les Boches restent bouche bée. Le onzième appareil abattu dans la région : cinq boches et six américains.

La tranchée avance lentement. Les civils deviennent de moins en moins nombreux. Bientôt il ne reste plus que les étrangers. Les vendanges sont finies pour les petits cultivateurs. Très mauvaises tant en qualité qu'en quantité. Les pousses ont été gelées le 11 mai et le raisin n'a pas mûri. Le meilleur vin atteint avec peine huit degrés. D'autre part les vigneron ne touchent presque pas de sucre. Le vin sera presque imbuvable. En dessous de six degrés le vin sera employé à faire de l'essence ... si les Alliés leur en laisse le temps. Quand je ne suis pas à la tranchée, je vendange chez Melscheimen. Travail agréable, mais en décembre il fait trop froid, le raisin est glacé, immangeable, sans saveur. Ils peuvent s'estimer heureux, ces vigneron, car au Luxembourg, les vendanges n'ont pu être faites. J'abats du bois à Cumbs pour Bauer, puis à Badweldstein. Travail d'esclave : abattre est un jeu ! Mais après, il faut traîner le bois morceau par morceau pendant quatre cent mètres, en pleine boue. Le soir, je reviens méconnaissable, couvert de boue de la tête au pied et éreinté. Jamais, pour une fortune, un civil n'aurait accompli ce travail en temps de paix. Il faut savoir user des prisonniers.

Ils auront notre graisse, mais pas notre peau, surtout pas notre âme. Nous espérons cependant que c'est le dernier hiver que l'on passe ici.

Décembre 44. Sur le front de l'Ouest tout est calme. Coup de foudre. Von Runstedt lance une offensive qui doit le ramener le jour de Noël à Verdun et à Anvers. Les Américains battent en retraite et se font faire prisonniers en masse !! Ils ont été surpris comme nous en mai 40. Ils pensaient prendre de beaux quartiers d'hiver et s'amuser avant l'attaque du printemps. Nous ne comprenons pas comment avec leurs avions de reconnaissance, ils n'aient pu remarquer les mouvements de troupe. Depuis le 10 décembre, les soldats de la Flak sont partis et, jour et nuit, nous voyons des camions arriver, des convois interminables ; des tanks les plus modernes stationnent à Trarbach (Panthere-Tigre). Tous les jours, à la gare de Traben des trains immenses de matériel arrivent, et débarquent en vitesse (Traben est gare terminus) par les chemins de fer national - à Trarbach passe la ligne Trèves-Koblentz - et prennent la direction de Cröv, le front. Serait-ce un nouveau mai 40 qui se prépare ? Les civils reprennent espoir. Et pas un avion ne vient repérer ces convois. Font-ils exprès les Américains ou bien est-ce un guet-apens ? Peu de temps après, nous savons qu'ils ont été bel et bien surpris et rejetés sur la Meuse. Près de Trarbach (vint et un kilomètres) à Inosbach il y a une rampe de lancement de V¹. Tous les quarts d'heure nous voyons l'engin monter vers le ciel, laissant derrière lui une longue traînée blanche (vitesse d'un avion de chasse). Il monte, la traînée cesse, une nouvelle fusée s'allume, pour reprendre quelques secondes plus tard. Puis tout disparaît. Quelques secondes après le départ (soixante dix secondes environ) fracas épouvantable ressemblant à un fracas de tonnerre au-dessus de nos têtes. Et l'engin accomplit son oeuvre de mort parmi nos amis ! Je suis la radio ; respirons ; les Boches sont arrêtés devant la Meuse, à Rochefort en Bastagne. Nous passons Noël dans les transes ... A la radio de Londres, Churchill lui-même avait dit : "Nous passerons un mauvais Noël, mais le premier de l'an sera plus gai".

Noël 1944

Nous autres, prisonniers, nous passons un bien triste Noël, plus triste certainement, que ne le passe Mr Churchill. Pas de lumière. Depuis trois jours la centrale a été détruite. L'après-midi, une bombe tombe à la rue Wildbad près de chez Fallig. Une maison détruite. Le réveillon chez Bauer est bien triste : ce ne sera pas comme l'année précédente. Des absents, ils n'ont aucune nouvelle. Hermann mon infirmier est prisonnier à New-York, infirmier dans un hôpital. Il aura lui un meilleur Noël. A six heures repas ordinaire. Pas de bougie. On s'éclaire au suif mis dans une

boîte à cirage dans laquelle on fait tremper une mèche. Pas de cadeaux. Quelques cigarettes, c'est tout. Mocassins vides ... Au kommando on s'éclaire aussi au suif. Le vin, ni les choux de Bruxelles, ne manquent pas. Casi s'est octroyé un superbe lapin chez Mme Moog, l'Hitlérienne ; pour elle, Hitler était : "Notre cher aîné qui n'a même pas eu le temps de se marier, préoccupé qu'il est du bien de son Reich". La première fois depuis cinq ans, il n'y a pas eu de bagarre. Minuit chrétien devant un gigantesque arbre de Noël. En septembre nous avons cassé les boules d'argent qui devaient l'orner. Comme décorations, il ne reste plus que des lamelles d'argent que lancent les aviateurs américains pour dérouter les postes d'écoute et qui pullulent partout. Minuit chrétien plein de foi et d'espoir quand même, malgré les évènements !

Le lendemain de Noël, nous devons travailler à une autre tranchée. La grande est abandonnée, les civils ne viennent plus, pas plus que les Russes ... Il neige. Nous devons malgré la fête et le temps nous rendre à Ruibarth commencer une tranchée en zigzag pour fantassins. Le rendement est minime. Après-midi libre. Le matin a été enterré à Trarbach un américain. Mis comme un chien à la place d'un Russe mort en captivité pendant l'autre guerre, dans un coin abandonné du cimetière. Par dessus une couche de terre jetée avec dédain. Vers cinq heures Burguière, Routaboul, Michel et moi nous allons dire un De Profundis sur sa tombe. Les civils nous regardent, étonnés, curieux. Le lendemain ils ont dû être encore plus étonnés de voir sur la tombe une petite couronne de sapins et de pommes de pin fabriquée par un copain fleuriste. Noël ! Les parents de ce brave sont sans doute loin de penser qu'à cette fête leur fils repose dans la terre gelée et inhospitalière d'un cimetière allemand. Huit jours plus tard meurt un Français de la L.V.F. On l'enterre parmi les soldats allemands mais le lendemain, contre ordre. Il faut déterrer le cadavre et le transporter dans l'autre cimetière à côté de l'américain. Le mélange de races est interdit, même entre cadavres. Bien souvent, en allant au travail, je passe par le cimetière et dis une prière pour le repos de l'âme du héros, et du traître qui a failli à son devoir et dont les cercueils reposent côte à côte.

1er janvier 1945. C'est la cinquième fête que je passe en Allemagne. Sera-ce la dernière ? Le 31 décembre au soir, festin. Goebells doit parler à minuit, Hitler étant trop pris par son travail au quartier général. Mais cette histoire ne prend plus et les civils se demandent si réellement il a survécu au complot du 20 juillet.

Minuit : 1er janvier 1945. Nous nous embrassons, tous les quatre vingt quinze et tous arrosent l'année qui naît dans l'espoir. L'offensive

Rundstedt a l'air enrayée et nous attendons l'offensive alliée pour le printemps. Puis tous se couchent. Je ne puis dormir. Routaboul, Michel et moi nous nous asseyons dans un coin et là nous récapitulons à tout de rôle nos souvenirs de captivité, nos joies, peines, désillusions. Conversation on ne peut plus intime : tout y passe, chacun raconte son histoire. A trois heures, nous avons faim, cassons la croûte. A quatre heures je m'endors.

1er janvier. Goebbels a parlé et promis que 1945 apportera la paix et la victoire. Bientôt nous assistons à des faits qui surprendront le monde entier ... des armes secrètes plus terribles que le V¹ et V². Mais personne ne le croit plus. A une heure nous rentrons au kommando. Chacun vaque à ses occupations. Coup de tonnerre. Tout le monde doit être prêt à deux heures pour aller au travail. Il s'agit de démonter les barrages anti-chars trop étroits pour laisser passer les Panthères. Tout doit être fini pour ce soir ; on ne rentrera pas avant. Il faut donc se mettre à l'oeuvre. Un chef ... à trois mentons nous surveille. Il trouve que je ne fais pas assez vite et me prend par la veste en me secouant : "Salaud, tu travailleras que tu le veuilles ou non". Jusqu'à neuf heures nous avons travaillé à la lueur des lanternes. Le 1er de l'an serait plus joyeux, disait Churchill ... pas à tous les points de vue pour nous ! Affiches vues à Trarbach : un vieux grand-père de soixante dix ans armé de sa canne et un gosse de douze ans armé d'un crayon se lancent contre une colonne de tanks américains crachant le feu. Au bas de l'affiche : "die Sieg wird unser sein V³ Volksturm". C'est l'arme nouvelle de Goebbels. Ce n'est pas en 40 qu'on aurait vu ces affiches ...

Quelques jours après l'offensive Rundstedt, le gosse Keppler me demandait mon avis : "Oh, dis-je, c'est le soubresaut suprême de l'agonie". Quelques temps plus tard, un civil vient me trouver : "Avez-vous dit cela ?". "Moi ? Jamais ! Vous n'allez tout de même pas prêter foi à la parole d'un gamin !". Le soir, le gosse a été vertement sermonné par moi et sa mère. La prochaine fois, il sera plus discret.

3 janvier. Suis chez Faust. Bruit sourd, fenêtres et portes sont secouées. Détonations sourdes toujours, puis plus brèves ; fumée gigantesque sous Starkenburg. Un quadrimoteur, en mission, était sans doute en difficulté ; volant très bas, perdu dans le brouillard intense qui flotte sur la Moselle, il percute contre la montagne avec personnel et chargement. Jusqu'au soir les munitions éclataient. Des corps on n'a trouvé que des ossements et chairs calcinées.

Il neige fortement ; malgré cela on ne nous laisse pas de repos. L'heure est trop grave. La terre gelée, nous ne pouvons continuer les tranchées. On nous emploie au bois puisque le charbon n'arrive plus. Tout l'hiver, nous devons abattre le bois sur la côte de Starkenburg, au-dessus des vignes. Les premiers jours nous faisons glisser les troncs d'arbre sur la neige ; ils glissent très vite, pénètrent dans les vignes et continuent leur course effrénée jusqu'à la route, cassant, arrachant piquets et pieds de vigne. Les patrons lésés s'affolent. On nous fait changer de place et nous montons sur une côte plus à pic. Nous avons mille peines à tenir en équilibre, mais prenons nos précautions. Allons voir les débris de quadrimoteur. L'arbre abattu est ébranché, et glisse tout seul jusqu'en bas. Nous travaillons en prisonnier, pensons bien plus à nous réchauffer qu'à réchauffer les potentats de la ville. Malgré les hurlements du gardien qui n'ose monter jusqu'à nous, nous nous réchauffons la moitié du temps auprès d'un bon feu. Les avions passent mais pas comme l'été dernier : "Ruhe vor den Sturm ; calme avant la tempête". Janvier passe ainsi, dans le si sale travail des bois et ... dans l'attente.

11 janvier. Anniversaire de A.

29 janvier. Je m'étais attardé dans la rue à parler avec mes camarades. Les forteresses étaient passées assez tôt (dix heures). Ils allaient donc loin (nous arrivions à savoir un peu dans la région où ils allaient en calculant le temps mis pour faire leur tour). Tout est calme à présent quand je vois surgir quatre monstrueux Lightnings, à très basse altitude, venant de Beinkastel, survolant donc le Wolferberg ! Ils font le tour complet de Trarbach. Je cours à la cuisine chez Faust, lui dire de descendre à la cave, il y a danger. Ils allaient se mettre à table et ne me croient guère. Il n'y a plus rien en effet. Je m'en vais à la fenêtre, les civils alertés, mais tranquilisés, sortent de la cave. Je retourne à table, avale une bouchée, les assiettes sautent, la fenêtre mi-ouverte s'ouvre avec fracas, les vitres tombent. Fracas étourdissant. Tout le monde se lève, moi je bondis, ne m'occupe pas des valises du patron que celui-ci veut ramener à la cave, descend l'escalier quatre à quatre et en un clin d'oeil sur la rue : deux détonations formidables et je vois deux Lightnings, mission finie, raser les toits, monter et disparaître. Dans la carlingue (placée entre les deux fuselages) je distingue très nettement une forme humaine. Les quatre passent, ils n'ont plus de bombes. Je bondis vers la Moselle. Deux bombes de gros calibres ont atteint la ligne de chemin de fer, en pleine gare : une bombe sur chaque voie. Des morceaux de rails sont projetés à plus de deux cent mètres et sur un toit un rail pend, tordu. La salle d'attente et la maison du chef de gare sont tombées comme un château de cartes. Des trous énormes de quatre mètres de diamètre. Les moitié de Trarbach n'a plus de vitres, le souffle, en effet, est plus fort

dans la vallée parce qu'il se répercute sur les flancs des coteaux et secouent les maisons beaucoup plus longuement que sur une plaine où le souffle peut s'étendre à l'aise et se perdre : dans ce cas, il n'y a que les maisons immédiates à souffrir. Ici, suivant la raideur des coteaux certaines maisons éloignées ont plus souffert que d'autres assez rapprochées du point de chute. Deux autres bombes sont tombées au bout opposé du pont, au bord de la route face à la poste et à un magasin de vêtements : fenêtres, étalages, linges, bureaux, chaises, tout est renversé à l'intérieur. Des rideaux pendent déchiquetés, en lambeaux. Les ardoises, comme par enchantement, ont glissé des toits. Deux bombes sont tombées sur la salle de cinéma (Germaniasale) en ruines. Les deux dernières ont creusé dans une prairie, à Prauer, deux trous gigantesques. Ne trouvant de résistance les bombes sont entrées profondément dans la terre qu'elles ont rejetée à plus de cent mètres à la ronde. Pas de victime ; ce n'est pas comme en septembre où une bombe est tombée sur une cave-abri et éclata dans l'abri où se trouvaient quatre personnes dont on n'a retrouvé que des restes difformes. Devons combler les trous et aider les soldats allemands à remettre les rails. En deux jours, il n'y paraît rien. Les soldats doivent travailler comme des bêtes qu'il y ait alerte ou non. Nous passons la moitié du temps dans les abris. Quatre bombes tombent à proximité.

1er février 1945. C'est mon anniversaire. Vingt cinq ans ! Je m'effraie de m'examiner. J'ai quitté la France à vingt ans et cinq ans se sont écoulés, le meilleur temps souvent pour étudier. Comment serai-je à la rentrée ? L'esprit s'est reposé cinq ans, le corps seul a travaillé ! Bien souvent j'ai voulu, le soir, me remettre à l'étude, mais j'en suis incapable. Au kommando on parle, discute, chante : mon esprit ne peut suivre les idées de l'auteur. Vais-je être ainsi en France ? Suis-je condamné à être une nullité, un quelconque, perdu dans la masse ? Toutes les peines prises au Collège vont-elles être inutiles ? Que la vie est parfois amère. Je dois suivre les caprices de mes chefs, faire le travail qu'ils me commandent ... et la roue de la vie tourne inexorablement. Comme j'aurais voulu l'arrêter, lui crier : "Arrête-toi, attends que je sois revenu en France pour construire ta marche. Je suis parti trop jeune. Qu'ai-je donc fait de mal pour retourner en France vide, incapable d'études sérieuses ...". Je suis révolté ... J'ai bien reçu des lettres de mes camarades : "C'est une rude épreuve que le bon Dieu t'envoie, c'est la Providence qui le veut pour ton bien". Pour ton bien ! Ils peuvent le dire eux, ces bonnes paroles qui ne peuvent plus être consolatrices pour un cœur brisé, vidé où le cafard est maître, ceux qui ont leurs pas fixés au sol de France. Ces paroles ne trouvent plus d'écho dans un cœur endurci, incertain de revoir le pays qui l'a fait naître. Pour y revenir ne doit-il pas traverser le front ? Le Boche ne capitulera pas ; il nous faudra donc vivre sous les obus et les

rafales de mitrailleuses. Nous n'avons pas encore assez souffert pour expier les crimes de ces chefs sans scrupule, de ces capitalistes avides d'argent qui se moquent bien du sang versé, des prisonniers braves, en guenilles, affamés : "Qu'ils y restent puisqu'ils ont été assez idiots de faire leur devoir. Pourquoi n'ont-ils pas pris la fuite comme nous ?". Ne vous faites pas d'illusion, vous mes camarades des barbelés qui êtes encore en Allemagne. En France, on parle de vous, oui ! On fait des bals à votre profit, on déroule des films où l'on vous voit joufflus, joyeux, vivant bien (mieux qu'en France) ! Mais personne autre que votre famille ne vous plaint. Si vous saviez comme le prisonnier est un fantôme. Certains même redoutent votre retour. Beaucoup d'entre vous ne se sont-ils pas jurés de régler les comptes à leur retour ? Pour amener le peuple à penser à vous, on organise des bals en votre honneur, pendant que vous, exilés, vous dansez d'une autre façon. Et cela ne nous surprend pas car nous le pressentions. Mes meilleurs camarades du début de captivité m'ont quitté ; ils ont bien écrit quelques lettres, mais peu à peu tout cesse. On oublie les misères des camps, on ne retient plus que les beaux jours et le prisonnier, le camarade resté là, devient peu à peu un être irréel auquel on pense encore un peu, mais qui s'estompe dans le brouillard des camps. A Frankenthal, pendant que je souffrais de gros furoncles au dos, j'ai vu plusieurs copain partir : Uguen, Séradin, Le Gall, Moigne. Avant le départ nous nous sommes entretenus ; j'enviais leurs bonheurs. Ils ont promis de m'écrire, de m'envoyer des colis. Nous nous sommes embrassés, je les ai aidés à se charger de leurs sacs. Signes d'adieu. La barrière se ferme ; la sentinelle impassible a remis le cadenas et les mitrailleuses, du haut des miradors, sont postés prêtes à tirer. Le groupe des rapatriés s'éloigne, s'efface. Je reviens dans la baraque immense où grouillent 1.800 êtres humains et m'affale sur les planches (à plat ventre, les furoncles me font mal), pas de paillasses. Là, dans une atmosphère étouffante, rendue fétide par l'exhalaison de milliers de poitrines, je pense à ma France, à ma Bretagne, à ma liberté qu'il est si dur de perdre. Ma musette, qui me sert d'oreiller, reçoit mes larmes. Oh ! les sentiments de révolte d'un coeur qui a trop souffert et qui n'a pas mérité de telles épreuves ! ... Pendant cinq ans, j'ai crié : assez, assez ! Le coeur a souffert horriblement au début, mais depuis bien longtemps il est incapable de réagir. Les espoirs ont été trop souvent trompés. Cinq fois au 1er de l'an, les lettres de la maison ont dit : "Prends courage, tout va bien. Cette année verra ta libération !". Le bonheur n'est pas fait pour nous. Il est dans le monde des êtres dont la seule mission est de souffrir. L'empreinte laissée par la captivité est trop profonde, les bonnes paroles ne la cicatriseront pas ; les êtres qui souffrent seuls peuvent le comprendre. Les autres ne sont qu'orateurs de bonnes paroles tandis qu'au fond de leur coeur c'est le vide, l'égoïsme.

Nous avions bien cru l'été dernier à notre libération. Mais voilà que tout est devenu stationnaire. Le sort prend un infernal plaisir à nous mettre le bonheur à notre pied et à l'en retirer bien vite quand nous croyons l'atteindre. Souffre, expie, travaille pour ceux qui t'en veulent à mort. Continuez vos bals en France, tournez les films, cela nous laisse froid. Nous ne sommes plus de votre classe. Et dites à notre arrivée : "Oh ! Vous avez bonne mine ! Vous n'avez pas dû souffrir comme nous le croyions". Et regrettez alors de nous avoir expédié tant de colis. Vous saurez bien nous apprivoiser ensuite pour empêcher nos règlements de compte.

Le travail nous empêche de rabacher ces idées noires. Mais dans les camps de Frankenthal et Limburg, appuyé aux barbelés, bien souvent j'ai suivi, avec angoisse et serrement de coeur, le soleil se coucher du côté de l'Occident ... Et je le voyais disparaître dans les flots de l'Atlantique. Le 4 février nous fêtons mon anniversaire. Petite fête intime pendant que le canon tonne sur la ligne Siegfried. Trêves est entièrement évacué depuis Noël.

Temps splendide. Les avions reprennent leurs raids de plus belle. Tous les après-midi, les Moskitos vont, viennent, par groupes de douze, bombardent ponts, trains, gares, semant la mort et la panique. En ces jours, Bullay subit six bombardements terribles (tapis de bombes) qui détruisent le fameux pont double (chemin de fer et route) sur la Moselle reliant Koblenz à Trêves. Des français doivent aider à le réparer, mais à tout instant, dès l'apparition des fameux Moskitos, se cachent dans le tunnel qui suit le pont. A la septième "averse" le pont reçoit deux bombes gros calibre de plein fouet et s'écroule d'une masse dans la Moselle. Les quelques civils qui ont encore leur maison debout à Bullay, respirent. Partout, dans la ville, semence de trous d'obus. Nous passons notre temps plus à suivre les mouvements des Moskitos qu'à abattre les arbres. A Sauerberg, j'abats six cordes de bois. Le 11 février je suis au Schlossberg. Sérénade des Jabos. A gauche douze avions (un moteur) pique à tour de rôle sur la gare d'Hirschfeld, lancent leur bombe, mitraillent avec furie ; à droite des Lightnings font de même, lancent des rafales étourdissantes, disparaissent dans la vallée de la Moselle, remontent, reviennent. Il est six heures. Le soleil se couche et disparaît peu à peu derrière les collines, ses rayons rougeoient sur le plateau de Bernkastel (Hozkirsch). De chaque côté jouent les avions qui passent le soleil comme pour reprendre leurs forces (aigle blessé des Asturies) et piquent droit accomplir leur oeuvre de mort. Infernale sérénade crépusculaire ! Combien demain ne reverront pas la lumière de ce beau soleil couchant ! arrachés à la vie par des ambitieux sans scrupule. Les avions se remettent enfin en formation, survolent très bas Trarbach (je dois me coucher, leur ronflement

m'assourdit) et en passant à Traben, ils lancent, en signe d'adieu, une rafale sur six locomotives placées entre Wolf et Trarbach.

Toute la journée, les avions de reconnaissance, à deux, surveillent le pays. Ils se dandinent, à droite, à gauche, tournent. Toutes les nuits, vers sept heures, un autre avion rase les plateaux. Au clair de lune nous apercevons très bien sa masse sombre. Mais il n'a plus rien à repérer ! A la gare de Traben aucun convoi n'arrive, depuis la destruction du pont de Bullay. A Trarbach, par contre, chaque nuit, des trains de munitions partent vers le front. Le jour, pas un train. Il se ferait mitrailler. Depuis l'échec de l'offensive Runstedt pas un avion allemand ne se montre. Les Américains sont vraiment les maîtres des airs. Aucune D.C.A. non plus ne tire.

13 février. Un long train de marchandises et de munitions passe devant le kommando, de l'autre côté de la Moselle : route suivant le voie ferrée de Trarbach à Bullay. Le train arrive à un virage dangereux (en face du barrage anti-char), il est excessivement long. Du lit nous l'entendons rouler, puis sentons qu'il s'arrête pendant qu'un bruit de ferrailles nous fait tressauter. Les deux wagons de la queue (charbon) n'ont pu prendre le virage et se sont renversés du côté de la Moselle. Le charbon roule vers le fleuve. Toute la nuit c'est un défilé de civils venant y remplir leurs sacs. Le lendemain midi il n'en restait plus un kilo (quarante tonnes). Quelle rapacité ! Leur séjour en France l'a bien montré. A la débâcle ils le montreront aussi : quelques wagons de costumes militaires et bottes ont été épargnés du feu que les SS avaient mis au train. En un clin d'oeil, il n'en reste rien.

Jeudi 15 février. Anniversaire d'Albert Andrievan, notre cuisinier. Nous dînions tranquillement. Je blaguais avec l'équipe quand un copain vient me trouver (il venait de la salle où je couchais). "Jean, je ne sais ce qui t'arrive. L'adjudant de contrôle, tu sais celui qui est chargé de nous espionner, a fouillé ta bibliothèque et est tombé sur un livre. Il a sursauté, a fait appeler le chef de kommando et Grazide (Homme de confiance). Celui-ci ne dit rien pendant que l'adjudant fait force gestes en lui montrant le livre". Je pâlis et dis : "Pourvu que ce ne soit pas mon livre d'anglais". Je me rappelais avoir oublié de raturer un communiqué de Londres, intéressant, écouté en décembre. En écoutant le communiqué je transcrivais les nouvelles au fur et à mesure dans mon livre. J'arrive : les copains sont tous silencieux et regardent le trio. Je m'avance, salue. "C'est vous Mr Morvan ?", demande l'adjudant.

- "Yawohl Herr Feldwebel".

- "C'est à vous, ce livre ?".

- "Yawohl".

- "Que signifie cela ?". Il m'indique une page où étaient écrits simplement quelques mots : Stettin, trente kilomètres, Frankfort-sur-Oder quinze kilomètres. Berlin cent cinq kilomètres. Kustrin dix. Puis, Trèves : bombardements. Bittburg ... Par bonheur il n'avait pas vu une autre page où j'avais transcrit tout le communiqué. "Que veut dit cela ?, Wass heisst das ?". "Mon beau frère est au stalag IID en Poméranie et je voulais indiquer à mes camarades à quelle distance il se trouvait des villes citées". "Et ceci : Trier, Bittburg ?". Je ne réponds rien, je me sens perdu. Il me sauve de l'impasse : "Vous vouliez vous évader ?". "Vielleicht, peut-être !", et je lui fais sentir que je préparais une évasion. Ceci n'est pas grave, s'évader est légitime pour un prisonnier. "Mais les autres villes de l'Est ?". Je reprends que c'est au sujet de mon beau-frère. Il m'oblige à lui montrer une lettre de Saïck ; "Un officier aurait vu ces mots, dit-il, il vous prenait automatiquement pour un espion et vous poursuivait en conséquence : vous en savez la nature ?". Il examine les autres livres, en trouve de non-censurés. "Pourquoi ne sont-ils pas censurés ?". "On ne m'y a pas obligé !". "Qui, 'on' ?". "Les gardiens". Je ne croyais pas avoir dit une injure ! mais il se met à hurler. "Vous êtes tous les mêmes, vous décharger tout sur les gardiens comme sur un bouc émissaire, parce qu'il est responsable de vous". Et injuriant, me traitant de "Hund, chien", il me jette le livre. Je ne demandais que cela. Lui parti, je m'empresse de déchirer la page maudite et l'autre encore pire et les jette au feu. Il pourra revenir. Mais je n'ai plus de repas : l'appétit m'est coupé ... Le lendemain j'apprends que l'adjudant avait été la veille au soir chez mes deux patrons et avait demandé des renseignements sur moi. Tous deux ont dit n'avoir pas à se plaindre de moi. Il leur demande si je n'écoute pas la radio. Chez Bauer le poste est cassé (lampe brûlée) ; ils se gardent bien de dire qu'à la faveur de la nuit j'allais chez leur beau-frère écouter Londres. Chez Faust tous sont d'accord pour dire que jamais ils n'ont pu me soupçonner d'écouter un poste "noir" (schwarze Leuder). Et l'histoire s'est ainsi passé. J'ai eu chaud ...

Le moral du kommando baisse. Le principal chasse-cafard (tabac) a complètement disparu de la circulation. Certains fument des feuilles sèches, des feuilles de tabac vert qui n'a pas pu mûrir. Et moi, après mon histoire, je pense au pauvre prisonnier qu'un mot prononcé de travers peut conduire au poteau. Je remercie mes deux patrons qui, cette fois, m'ont sauvé. Le prisonnier n'est autre qu'une bête traquée dont tous les gestes sont surveillés, interprétés ; une bête de somme qui travaille à bon

compte, à vil prix et sans frais de nourriture, mais souvent un ennemi dissimulé à l'arrière du pays, qui cache ses opinions, qui ne peut avoir qu'une haine à mort contre ceux qui le détiennent et qui fera tout pour saboter et pour hâter ses libération. Un ennemi donc qu'on ne doit pas prendre en pitié et dont il faut épier les moindres gestes. Mais le prisonnier le sait, remarque très bien et, pas sans amertume, le mépris, l'indifférence, la haine même des gens qu'il croise dans la rue et qui, à son passage, redressent la tête et regardent devant eux. C'est pire qu'une bête, parce qu'une bête ne souffre pas moralement, et quand elle souffre physiquement, est blessée, tout le monde s'apitoient sur son sort. Le prisonnier lui, il peut porter son bras en écharpe, être défiguré par la maladie, personne ne s'arrêtera dans la rue pour lui demander s'il a mal. C'est d'ailleurs interdit, le civil qui le ferait le payerait du camp de concentration. "Tu dois travailler, prisonnier, tu as un rendement à fournir". Le prisonnier le sait, il se sent impuissant, il se tait. La radio, ni Londres, pourra lancer ses appels aux prisonniers pour se révolter. Oublient-ils, ces speakers, qui tous les jours sont en sécurité, chez eux, en pays libre, oublient-ils que nous sommes en pays ennemi, où règne la terreur, où la discipline est si sévère, la gestapo si puissante, où l'on n'attend qu'un geste pour nous accuser ? C'est beau de dire (en octobre 44 je l'ai écouté moi-même) : "Prenez du pain et des pommes de terre, fuyez les viles, gagnez les bois. Nous vous parachuterons des armes et des vivres". Les prisonniers vous auraient écouté, depuis quatre mois ils auront eu le temps de se gaver de vos provisions qui n'ont jamais été parachutées. On nous critiquera, on nous opposera au courage des patriotes. Ceux-ci auraient-ils agi autrement en pays ennemi où pas une maison ne vous donne refuge ? Critiquez le prisonnier, il restera froid. Plaignez-le, son coeur est insensible.

Malgré tout je continue à écouter la radio, à la fin de la semaine, je vais chez le gendre de mon patron, toujours heureux de me rendre service. Là de sept heures et quart à huit heures et quart j'écoute, note. J'arrive au kommando, on m'entoure. Je m'étais promis de garder les nouvelles pour moi, mais les copains sont comme des malheureux avides de bonnes nouvelles ; et je débite mon répertoire, adviennne que pourra. Certains camarades imprudents racontent trop à leurs patrons. Pourtant une bonne nouvelle, je ne puis la garder pour moi, c'est trop fort.

25 février. Depuis quinze jours il y a remue-ménage à Trarbach. Le Gauleiter (préfet) Gustav Sunon s'était établi au Luxembourg depuis mai 40. En septembre dernier il est parti sans tambours ni trompettes à Koblenz. A présent, que tout est calme, il revient "sur le front" (son expression) et vient se tapir à Trarbach au fond d'une vallée exigüe. De chaque côté de la route, les montagnes montent presque à pic. L'hôtel où il

loge est adossé à la montagne. Pour s'abriter, il a une cave gigantesque construite dans la montagne à l'abri du calibre le plus stupéfiant. Il se trouve près des bains d'eau thermale. A l'extérieur de l'hôtel, bains d'eau chaude en plein air et douche d'eau thermale.

Nous devons à présent travailler pour lui, construire des abris pour les autos de ses collègues. Quatre vingt SS le gardent. Des wagons entiers de vivres arrivent : du riz. Bien entendu, des sacs arrivent à se crever ! et les musettes des Gefang sont bien vite remplies. Nous déchargeons aussi des millions de cigarettes : mais chaque français est suivi d'un SS. Ceux-ci fument cigarette sur cigarette. Les civils en ont trois par jour, du riz ils n'en ont pas vu la couleur ; des tonnes de graisse arrivent aussi. Des camions venant de Hermeskiel (près de Trèves) arrivent plein de bottes en caoutchouc. Au bout de cinq jours chaque français a sa paire et en vend aux civils pour du tabac. Les SS ont beau être vigilants, ils n'auront pas la ruse française.

Jeudi 22. J'abats du bois (deux mètres) sous Starkenberg à deux cents mètres de hauteur. Puis il faut descendre les troncs d'arbre. Ceux-ci glissent, filent, rencontrent les autres arbres, dévient, s'accrochent. Travail d'esclave que seul un prisonnier peut faire.

26 février. Les Américains attaquent Düren et Julich. L'attaque semble déclenchée pour de bon. Les civils pressentent une offensive très proche sur Trèves. Bittburg est pris, Trèves aussi. Les chars se trouvent devant le Kyll. Chez Bauer on me demande d'enfoncer les piquets dans la vigne car je puis partir du jour au lendemain. Les avions ne laissent plus de repos. Continuelle alerte de huit heures à sept heures, recommence à neuf heures du soir pour finir vers les deux heures du matin.

Samedi 3 mars. Chez Bauer on descend à la cave tout ce qui est précieux. Les voisins y amènent aussi leurs malles (Anne Lise Kraeden, Frau Souyon). Le front est percé devant Cologne. Les motocyclistes américains s'y ruent. Combats acharnés devant Killburg. Si les boches cèdent, dans quelques jours, nous sommes délivrés !! Est-ce possible ? Des Russes, misérables, défilent, traînant des charrettes pleines de chiffons. Nous sommes à Trarbach comme l'oiseau sur la branche. Je ne veux pas m'évacuer, je me cacherai dans les bois ou dans une grotte. Les Américains semblent décidés à aller sur le Rhin. Là, trouveront-ils une forte résistance ? Mieux vaut donc les attendre en deçà que de mourir de faim sur les routes d'Allemagne.

Dimanche 4 mars. Comme tous les dimanches, nous nous levons à sept heures car il faut aller travailler. C'est mon tour aujourd'hui d'aller chez les Bonzes à Badwilstein. Je suis résolu à faire payer au Gauleiter Gustav Sunon mon travail du dimanche. Pendant que la population civile manque de tout, eux, membres du parti, ont tout ce qu'il est possible de posséder. Nous arrivons ; je suis en vélo. Tout est silence, tout le monde dort. Seul le gardien du magasin veille. Il s'étonne de nous voir arriver, n'a pas de travail déterminé pour nous. En fin de compte, il nous emploie à ranger les outils. Je prends tenailles, haches, mais veux surtout des bottes. Je profite d'un moment d'inattention du gardien pour enfiler une paire. Je sors, regarde, du 44 ! ... Retourne, prends une autre paire, du 42. Routaboul en voulait aussi ; il travaillait à la cave. Par un trou je lui glisse une paire. C'était suffisant pour une journée. Tous les deux nous retournons à Traben-Trarbach (partis en cachette du magasin), mon copain sur le porte bagage, poitrine proéminente.

Après-midi sans incident. Petite entrevue dans une baraque des vignes au Mülleresh. Temps splendide. Les Mosquitos passent sans cesse par bandes de trente ; la Volksturm est en manoeuvre et l'on entend les "Panzerfaust" éclater sur la route principale du Mont Royal. A quatre heures des bombes tombent près de Cröv et Wolf. Je rentre. C'est la fête de Casimir. Grand repas : entrée, frites, veau, salade, vins. Le canon tonne assez loin. Nous sentons le départ et faisons des projets d'évasion. Eméchés on a beaucoup plus de courage et tous ceux de l'équipe fomentent des projets ... héroïques. Je parle du fils de mon patron qui possède une mitrailleuse, des cartouches, un fusil. On voudrait m'obliger à les prendre : je n'en ai pas le courage. "Nous irions, disaient Casi et Gaby, dans un trou que nous connaissons en bas de la vigne de Sehr et là, le premier Boche qui s'y aventure, nous le descendons !". Le premier, oui, mais les autres ... pensai-je. Enfin ce qui me console c'est que tous sont décidés pour une évasion ; ne me sens du tout disposé à partir au-delà du Rhin. Un jour ou l'autre il faudra bien franchir les fronts et il vaut mieux que ce soit ici qu'à des centaines de kilomètres plus loin, après avoir parcouru inutilement les routes, vidé nos conserves et épuisé nos forces. Tout le monde est énervé. Nous ne sommes plus en septembre 44 où nous avons failli évacuer par deux fois, avons été quinze jours en instance de départ. L'avance américaine semble décisive, avance sur Cologne. Il ne sera pas de leur intérêt de s'y arrêter.

Lundi 5. Mon esprit est tout absorbé par les projets et les nouvelles qui changent à toute heure : je ne puis travailler, jeparle avec les camarades, mets une heure pour charger quatre sacs de lie de vin et les ramener de chez Melsheiner chez Faust. Celui-ci me semonce. Je lui fais savoir, au pauvre sourd, que je n'ai plus pour longtemps à rester chez lui. L'après-

midi, je dois tailler les vignes. Gust arrive à trois heures et ne me trouve pas. Je discutais avec les copains. Il n'ose me faire une réflexion. A midi, la radio annonce que les Américains sont dans les faubourgs de Cologne, Köln ville allemande, l'orgueil de la Rhénanie, Cologne aux prises avec les Américains ! Je n'en reviens pas. Sur le Kyll, offensive américaine. Combats acharnés devant Kyllburg. Le soir, j'écoute à cinq heures Londres, six heures Lyon. Enervement au kommando.

Mardi 6. Cologne aux trois quarts prise. Vais tailler les vignes, annonce la nouvelle à Soulier, vois L. en face de Mr Dantz, épanoui. Le Kyll est franchi. Des ouvriers étrangers (polonais, italiens) passent en masse, misérables, en guenilles, poussant des charrettes énormes remplies d'hideux bagages ; des enfants marchent misérables, cireux, affamés. Des femmes portent des enfants dans leurs bras. Ils s'arrêtent sur la place et une Russe s'assied sur le trottoir pour allaiter son enfant. Des civils sont outrés et osent insulter les policiers qui les accompagnent. On leur donne : pain, pommes, lait. Des soldats passent aussi plein de boue rouge de l'Eifel. Ils ont l'air d'avoir marché dans leur sang tellement leurs souliers sont rouges. Ils sont eux aussi fatigués, harassés. Chez mon patron ils en ont un qui en a marre et ne veut plus aller plus loin et me conseille de ne pas partir si l'ordre arrive. Je ne fais aucune réponse par précaution. Il est décidé de partir par Marienthal, près de Rockenhausen au Palatinat. Je l'engage à rester, mais c'est peine perdue, il veut partir, jeudi prochain. Je ne veux suivre car c'est courir le danger, les bombardements des routes, et du retard sans doute de la libération.

Mercredi 7 mars. La veille nous avons appris que les trois quarts de Köln étaient pris et que l'armée Hodges longeant le Rhin se dirigeait sur Bonn. Sur le Kyll, une grosse attaque était également déclenchée. Nous nous sentions comme l'oiseau sur la branche ("Wie ein Vogel an die Aste"), prêts à partir à la moindre alerte. Fatigué des émotions, je dors d'un profond sommeil. Pendant la nuit pourtant, je crois entendre (dans mes rêves) un remue-ménage au kommando. Contrairement à leurs habitudes, les gardiens vont, viennent, descendent les escaliers. Leurs pas lourds résonnent sourdement. Vers cinq heures et demi, Michel me réveille : "Ne trouves-tu pas cela anormal ?". Je voulais lui dire la même opinion. A six heures, heure normale du réveil, rien ! Encore un sujet de doute. En septembre, aux deux alertes, le même cas s'est produit. A six heures et demi on nous "réveille" ! Personne ne dormait plus suite au brouhaha formidable de véhicules à chenilles traversant Traben. Et voilà que Mr Kramer, le chef du kommando, vient, lui-même, en personne, nous réveille une deuxième fois : "Gute Morgen meine Herrn". "Oh ! Quelle politesse inusitée !" me dit Michel. Comme personne ne répond il crie : "Alles raust. Wir fahren heute Morgen fort am 10 Uhr. Ihr geht jetz

am 8 Uhr bei eure Chef und kommt wieder hier am 10 Uhr mit alle Gepäck !". Coup de foudre. Je bondis, me lave et cours trouver mon équipe. Il s'agit de ne pas parler ; pour plus de sûreté et savoir où on n'en était au juste je propose d'aller écouter la radio. Ce qui fut dit fut fait. Mais la grille du kommando est fermée. J'avise ... pas de gardiens ! ... A l'aide d'un copain, je saute par dessus (deux mètres de hauteur). De l'autre côté de la Moselle, sur la route, un défilé ininterrompu de véhicules de toutes sortes. J'approche du pont ... un bruit assourdissant, des voix de commandements. Au milieu du pont, un tas de caisses m'intrigue. Je m'approche : "Achtung, Minen". Vont-ils faire sauter un si beau pont en leur territoire ? J'arrive à la Brücken-strasse (route du pont) ou Ritten-von Epp-strasse : rue étroite. Embouteillage indescriptible. Tous les véhicules sont arrêtés et les chauffeurs tempêtent. Au coin de la rue Mosel-strasse un groupe en vient aux mains. Un camion anti-char est sur le trottoir et gêne la colonne des soldats à pied. On veut l'attacher à un camion. Le chauffeur refuse ... Signe de débâcle, d'indiscipline ! Je marche assez vite car je veux arriver à sept heures écouter Lyon. Face à la librairie Bahmes je vois une de mes patronnes : Frau Sofie Keppler. Elle s'étonne de me voir et est toute bouleversée (en 40 elle faisait une autre figure). Je lui explique mon départ et mon désir d'écouter. Elle me suit et me dit que les troupes viennent de Daun, au nord de Wittlich, et viennent par Traben-Trarbach parce que les Américains se dirigent vers le Rhin et rendent impossible toute retraite du côté de Koblenz. Ils veulent monter vers le Hünsrück, atteindre l'autostrade Sarrebrück-Koblenz et passer le Rhin à Bingen. Le moral des boches est réduit à néant. Ce n'est que cris, injures, pagaïe innommable : éreintés, sales, beaucoup sans armes, ne demandent qu'une chose : en finir. Vais chez mon patron : le vieux Gust est déjà parti à la montagne. Il ne peut supporter la vue d'une telle débâcle et préfère s'isoler là haut où il ne verra rien ... J'écoute ... Les Américains ont fait quarante cinq kilomètres dans la journée d'hier, sont parvenus à trente kilomètres du Rhin dans l'Eifel. Ils sont aux faubourgs de Bonn, Cologne s'est rendue. A Ehrang ils ont essayé de passer la Moselle par quatre fois, mais sans succès. C'était notre espoir. S'ils avaient pu parvenir à Hermeskeil, ils avaient l'autostrade qui les aurait conduits sans difficulté à Koblenz. Ils nous auraient ainsi encerclés. J'annonce la nouvelle aux copains : ils sont décidés à ne pas partir, ou du moins si nous partons nous quitterons la colonne. Le major Dantz a aussi pris la route. Le nazi-chef Paul Wollman voulait pendant la nuit faire évacuer ses onze enfants : sa voiture prête, il veut partir. Les quatre pneus ont été lacérés à coup de couteau ... C'est maintenant que l'on verra les lâches ; mais les civils sont décidés à ne pas les laisser partir, ces bandits qui ont tant de crimes sur la conscience, leurs forfaits ne peuvent rester impunis et les civils se chargent de faire eux-mêmes justice au moment voulu. Je rencontre à Werkerhozplatz Herr Linder (der Wildes Mann) qui me

demande si je pars : "Oui" répondis-je. "Comment, toi, si jeune, tu vas t'exposer aux dangers et à la faim ? Pourquoi ne pas te cacher ? Ecoute, les canons ne sont plus loin. Les tanks "amis" ont, la nuit, fait leur apparition sur Werziger-Berg. Dans quelques jours, ils seront ici". Chez Bauer, ils ont un soldat. Ce malheureux en a marre : "Ah, si j'étais à ta place, je me cacherais. C'est le moment pour toi d'avoir "eine eiserne Kraft (courage de fer)". Mais à personne, sauf à mes patrons, je ne peux dévoiler mes projets. On me remplit mes musettes de conserves, quatre pains, vin, bouteille de schnaps. Que ne feraient-ils pas pour moi en ce moment ? Je m'entends avec Bauer pour me cacher dans une grotte en dessous de Starkenburg ; si les provisions arrivent à manquer, je viendrais avec les copains à Kâstel (une de leurs vignes) et y mettrais un papier blanc (S.O.S.). Il devait aller chaque matin à la vigne et au signal devait apporter pains et pommes de terre cuites ! Je laisse mon barda chez Bauer, ai encore ma valise au kommando et il est dix heures. Je rentre. J'apprends que M. Ballout vient de partir avec Bull-Dog, que M. Melsheimer a voulu lui prêter aller prendre les colis de la Croix Rouge américaine. Pourvu que le voyage se fasse sans encombre : les Schleus sont capables de tout prendre : tracteur et chargement ... Les colis nous seraient pourtant d'une telle utilité. Au kommando c'est la pagaïe, le désordre. Je fais ma valise. Nerfs surexcités. Devant les gardiens, des camarades qui veulent partir sortent leur barda, chacun trouve une explication au gardien qui les arrête. Je repars. Michel et Roultaboul veulent visiter le Mont-Royal, voir s'il n'y a pas de troupes et si les forteresses de Vauban peuvent nous cacher, nous protéger des obus. Nous pouvons sortir jusqu'à six heures. A ce moment tous doivent être au kommando. Le bruit court que le Mont-Royal est plein de troupes. Nous voyons une formation y monter avec Panzer-Faust. Notre plan est décidé, puisque le départ est fixé à huit heures, nous suivrons le groupe jusqu'à là et nous le quitterons à ce lieu. C'est et moi connaissons seuls l'endroit du rendez-vous. Je dois quitter la colonne avec Ropars, Hérisson, Saurat ; C'est avec Michel, Andriwan, Routaboul. Dîner fiévreux. Ne puis manger. Le tambour de la ville vient d'annoncer que les étrangers civils (polonais, russes, français, italiens) doivent être hors de la ville pour trois heures. E. arrive de Crôv avec du schnaps. La coopérative leur donne cent litres de vin. La cave est pleine de caisses, malles, linges, porcelaines, victuailles, lits ! ... Le bruit court d'évacuer la ville. Personne ne bouge. Il pleut à verse. Des russes passent sans arrêt, colonnes pitoyables où les femmes portent leur gosse sur les bras.

A trois heures les étrangers partent de Trarbach. Les jeunes ont déjà disparu dans les bois. Les vieux sont rassemblés sur la place, des familles entières (polonais de chez Castendyck, russes de chez P. Sartor). Je vois Villemin et Dieudonnat : ils sont décidés de rester chez leurs patrons. P.

Gouel, Fleury, Thibaux sont introuvables. Nous pensons qu'ils sont à l'abri chez Robert (Kuod) le monteur de presses. Casse-croûte.

Cinq heures. Les colis sont là. Nous courons au kommando. Chacun reçoit un précieux chargement ! M. Krâmer arrive et nous dit que l'on peut aller manger chez les patrons : mais tous doivent être de retour pour sept heures. Pas vu Michel. Toute mon équipe a son barda au kommando, dois donc en faire autant. En passant au pont, une auto d'officiers est arrêtée. Un d'eux nous dit : "Ah ! Vous êtes français. Vous allez chez vous !". Je monte chez Dantz. Y vois Kermel. Elle m'explique que L. est parti à trois heures avec les autres. J'en suis désolé, avais apporté des conserves. Lui ai donné à une heure : savon, raisins, conserves. Patron téléphone à Hermann et on lui promet de l'arrêter et de lui faire faire demi-tour. Cela me console. Reviens chez Faust où je "reprends des forces". Dis au revoir à H. Radde, Gust me serre chaudement la main : pour noyer le cafard il a bien bu et ne peut se rendre compte d'une telle débâcle : "Mein Kind, nous avons été toujours bien ensemble, tu as travaillé chez moi comme un fils" (il ne m'a rien dit des deux discussions que nous avons eues aux foins en 1943). Je vais prendre mon barda chez Bauer : là aussi, adieux touchants. La pauvre vieille Lina pleure et ne peut se rendre compte que le jour de la séparation est arrivé, jour tant redouté, me dit-elle. On me dit de ne pas partir. Je suis d'ailleurs résolu à me cacher.

Rentrons à sept heures au kommando : petit souper fiévreux. Le départ est fixé à dix heures du soir, paraît-il. Ce que nous voulions. Huit heures : appel. Quatorze manquent. Krâmer insensible. Auparavant nous avions voulu partir, mais Albert et Soulier étaient d'une lenteur épouvantable. Nous réussissons cependant à franchir la première porte de la baraque elle-même, mais faisons la bêtise d'entremêler nos bardas. Nuit opaque. Chacun fouille, perd ceci, cela. Sur ces entrefaits arrive un gardien : "Was macht Ihr hier ?". "Wir mache unsere Gepäckte fertig für die Abmarsch". "Alles müssen im lager sein, schnell los ...". Et penauds, nous réintégrons la baraque ! Une idée me vient. J'appelle. Nous essayons de nouveau de partir, prétextant d'aller aux W.C. mais les gardiens sont vigilants et nous trop lourds ! J'étais prêt et trépignais de voir la lenteur des camarades. Une deuxième fois, nous réintégrons la baraque. Deuxième appel. Quatre manquants ! ... Cette fois toutes les portes sont fermées. A dix heures tous doivent être au lit, cinq heures aufstehen, sept heures le lendemain abmarsch !! En plein jour, fuite impossible. Que faire ? Albert, Soulier se résignent. Les autres non. Comme des lions en cage, nous tournons autour de la baraque. Une idée me vient. J'appelle Ropars et tous les deux nous allons au Theaterstube : là, nous nous agrippons aux barreaux : rien ne cède. Quatre copains

viennent à l'aide, le barreau plie et lâche. Un deuxième barreau cède lui aussi. Bonheur ! L'heure de l'action est venue. Mais les copains hésitent toujours. Ils sont mariés ! Ropars et moi, nous passons nos bardas par la fenêtre et les plaçons sur le bord d'une petite allée du jardin. A deux heures c'est au Matterheim, habité par les soldats, que nous entendons parler. Les autres suivent tout de même. Quelle fièvre ! Van Kelst et Tassin, restant au kommando, nous aident. Je m'apprête, me faufile près d'une haie de poulailler. J'entends les copains affairés qui passent encore leur barda. Soudain une porte du Matterheim s'ouvre, un homme et une femme en sortent, passent à deux mètres du groupe, me frôle ! ... J'attends, énervé. Un arrive, puis deux, puis cinq, huit. Saurat est déjà parti entre les deux appels. Pourvu qu'il ait l'idée d'aller au Mont Royal. Au complet, nous nous mettons en file indienne, traversons une cour, longeons une maison, ouvrons une barrière et nous voici sur la route. En silence, nous nous dirigeons vers la gare. Une cigarette devant nous. Nous allons droit devant quand même. Les derniers l'ont entendu dire : "Was ist los ?". Longeons la gare sans incidents, traversons des jardins, une route et parvenons à Litzig, à une tranchée hors de la ville et du danger, croyions-nous. Halte. Longeons la tranchée, traversons la voie ferrée et suivons toujours la tranchée. A chaque instant halte car Hérisson, chargé comme un baudet, n'en peut plus déjà. Nous arrivons à de vieilles baraques, je trébuche dans un fossé ; marchons dans une prairie et soudain : "Wer da ?". Interdits, nous nous arrêtons. "Wer da ?". Michel me dit : "Dis quelque chose vite !". Je crie : "Franzose !". "Wer da ?" une troisième fois et une rafale siffle au-dessus de nos têtes. Je crie : "Franzosen, schießt Ihr nicht, wir haben keine Weffen !". Ils s'approchent et je puis distinguer trois hommes armés de mitraillettes, des bandes de cartouches autour du cou. J'avance : "Que faites-vous et qui êtes-vous ?". "Nous sommes français, travailleurs civils transformés. Nous venons d'Ehrang et fuyons devant les Américains". "Où allez-vous ?". "Coucher dans un bois quelconque". "Pourquoi ne prenez-vous pas un restaurant ou un hôtel dans la ville ?". "Nous avons peur des bombardements". Un d'eux part et me dit qu'il va demander au chef ce qu'il faut faire de nous. Comme civils, nous avons droit à un logement. "Mais non, dis-je, nous préférons les bois, c'est plus sûr". "Mais n'allez pas dans cette direction, vous allez au devant des Américains. Rejoignez cette ville". "Comment s'appelle-t-elle ? "Traben-Trarbach, vous traverserez le pont et pourrez ensuite rejoindre le bois". "Mais nous n'en pouvons plus. Regardez nos bardas, sommes harassés et puis, nous risquons de tomber sur une patrouille qui comme vous tirera sur nous. Pourquoi avez-vous tiré ? J'avais pourtant répondu à la deuxième sommation. Vous auriez pu nous tuer alors que nous ne voulons que conserver notre vie". "J'ai tiré en l'air", dit un des soldats qui semblent très jeune (quinze ans). Pendant ce temps, je m'aperçois que mes copains,

en douce, filaient, sans faire de bruit. Je me sens perdu, sacrifié pour eux. Les Boches enfin s'en aperçoivent eux aussi. "Où sont tes camarades ?". "Ils vont sûrement rejoindre les bois, ils n'en peuvent plus". "Appelle les vite !". Je crie assez faiblement : "Michel". "Plus fort !". "Michel !". "Plus fort ! Et dis-leur de venir !". "Michel, viens !" (Pourvu qu'ils ne m'écoutent pas !, pensai-je ! Un d'eux demande : "Hast du Ausweiss ?". Bon, ce que je craignais. Je fais mine de ne pas comprendre. "Papiere !". "Oh, tout a été brûlé dans les bombardements à Ehrang ! Je n'ai rien !" (Et dans mon portefeuille j'avais un certificat prouvant que j'étais prisonnier travaillant à Traben-Trarbach, et des vues de la ville !). Ils se concertent à voix basse. Je sors une cigarette. Ils s'approchent : "Peux-tu nous donner une cigarette ?". Je m'exécute. "Donne nous le paquet". Le leur passe. "C'est des américaines !", dis-je. "Oh ! Épatant ! On va pouvoir fumer !". Ils se concertent encore et me disent : "Geh fort, schnell, le troisième camarade peut arriver". Pas la peine de me le dire deux fois. Je prends ma valise et celle laissée par un copain et file tant que je peux. Je crie : "Michel !". Il me répond. Je vais dans la direction, les rejoins, leur crie : "Venez, fonçons ...". Sans explication, ils obéissent : il n'y a que Soulier, Michel, Ropars (Hérisson reste couché, il dormait). Ils avaient attendu là la fin des événements. Michel se serait rendu avec moi car nous ne voulions pas nous séparer. Filons à toutes jambes. Sifflement, il fait clair comme en plein jour : fusée lumineuse. A plat ventre je suis la trajectoire de la fusée qui tombe à notre droite, à cent mètres. Minutes crispantes. Les Boches se mettent à hurler : "Kommt, kommt". La fusée brûle, étincelle. Et s'éteint, nous nous relevons, courons, réussissons à atteindre les vignes. Là, quel supplice ! Mon sac peut à peine passer entre les rangs de piquets, mes valises et musettes s'accrochent aux sarments non taillés. Je dois porter une valise devant, une derrière. Celle de mon copain est pleine de conserves, très lourde, et la pente est rude. Ropars est resté en arrière. Nous ne pouvons l'attendre. A regret ! Pour Hérisson c'est pour nous un débarras ! Encore des fusées ! Chaque fois à plat ventre et angoisse. Je n'en puis plus, exténué. Michel et Georges eux, marchent vite. Ils n'ont pas de valise à porter. Arrivons à un sentier (Kövenig). Que faire ? Le suivre ? Nous risquons de tomber sur une patrouille. Nous montons toujours. Grande route du Mont-Royal. Minutes douloureuses. Nous restons tapis dans le fossé, regardant à droite, à gauche, nous attendant à voir surgir des ombres. Nous nous levons, bondissons et en clin d'oeil, la route est traversée. Soulagement ! Rien ne bouge. Les vignes nous surplombent de plusieurs mètres, y montons par escaliers. La valise de mon copain fait un bruit infernal : elle est en métal ! Le couvercle coincé claque ! A chaque bruit je frissonne, n'attendant qu'un "Wer da ?". Le cadenas s'accroche aux sarments. Nous montons toujours, voulons attendre le bois, mais trouvons un fourré inextricable. Y faisons quelques pas, trébuchons.

Ronces. Demi-tour. Longeons le haut des vignes, descendons, remontons, toujours les mêmes fourrés. Course exténuante. Michel, notre guide, ne sait plus où il est. A notre gauche, en bas, quelques lumières : Traben-Traben, un ronflement sourd : la débâcle. Continuons cette course à l'aveuglette. Les poursuivants ont dû nous lâcher. Quant à Ropars, Hérisson, ils ont dû se rendre. Je demande grâce à Michel. Les courroies de mon sac si lourd (quatre bouteilles de vin, une de schnaps) me coupent la respiration. Arrêt. Michel nous dit d'écouter tout bruit. Je m'affale et somnole. Où sommes-nous engagés ? Nous voici dans de beaux draps. L'équipe disloquée et le danger de tomber sur une patrouille. Nous regrettons bien de n'être pas allés dans "ma" caverne sous Starkenburg. A Dieu vat. Ce n'est plus le moment de nous lamenter. En route de nouveau, à pas feutrés. Vignes, fils de fer ! ... Il faut enjamber ces fils. Michel ne se retrouve plus et c'est toujours les fourrés qui descendent parfois bas dans les vignes et que nous devons suivre. Assoiffés, nous liquidons un bidon. Enfin voici un sentier à travers les fourrés. Le suivons et parvenons au haut du Mont-Royal, longeons le bois. Ne sommes pas rassurés. Cette route est sûrement gardée. Faisons cent mètres, revenons sur nos pas et redescendons le sentier, atteignons les vignes : le calvaire. Marchons vers Rissbach. Michel nous précède. Tout à coup nos yeux habitués à l'obscurité ne le voient plus et nous entendons un bruit sourd. Michel tombé dans un ravin avec son chargement, ses bouteilles ! J'appelle : "Michel ?". Pas de réponse. M'approche, me penche et vois une forme sombre. "Tu es blessé ?". "Ca va". Je fais le tour et arrive à lui. Il n'a pas grand chose. Un peu mal à l'oeil et au front. Le sang doit couler car ses mains sont humides quand il les passe sur le front. Courageusement il se lève, et nous marchons de nouveau. Enfin nous arrivons à un sentier. Michel se retrouve. Ce sentier descend directement les vignes pour arriver à la route qui mène à la baraque du rendez-vous. Se trouvant en pleines vignes, elle ne doit pas être gardée. Descendons le sentier avec précaution car il est en escalier. Ce n'est pas le moment de faire un faux pas. Pas à pas, nous descendons, nos nerfs se crispent quand un caillou roule ou ma valise craque. Bonheur, la route ! Le sentier devait faire six à sept cent mètres. La route, plus de vignes, de piquets, de sarments ... Mais nous sommes éreintés. La route est boueuse. Nombreuses haltes, chaque fois je me couche sur le dos, le sac faisant oreiller. Je dois être beau. Longeons les murs, pas un mot, montons toujours. Quand arriverons nous à cette baraque ? Y sommes. Nous la distinguons, à gauche en dessous, le chemin est en épingle. Y pénétrons. Elle est habitée. Parlons français, personne ne répond. Ce sont des polonais et italiens. Ils nous disent qu'un copain dort là : au ronflement nous devinons de qui il s'agit. C'est Saurat. Sur un matelas il n'aurait pas mieux dormi ! On le réveille. "Ah, enfin !, dit-il. Je suis ici depuis dix heures". Il est venu seul, s'étant évadé entre les deux

appels avec Grazide, Criquet, Carreau. J'étais en sueur en arrivant ! Maintenant je claque des dents. M'enroule dans des couvertures, deux cache-nez-passe-montagne et suis encore transi de froid. Saurat tousse et nous effraie. Je m'endors quand même, la tête sur les genoux de Michel. Quel camarade : c'est plus qu'un frère. Pour moi il est resté éveillé et me protégeait du froid. Je dormais profondément quand il me secoue : "Ecoute ... des pas !". Je prête l'oreille. Quelqu'un arrive en effet. Mais j'étais sans réaction. Attente anxieuse et soudain une ombre familière devant la porte, Albert ! Gaby et Casi le suivent. Nous voici donc au complet sauf le pauvre Ropars. Nous nous racontons brièvement nos histoires. Eux nous ont quitté au coup de feu, tourné sur Cövenich, monté au Mont-Royal, traversé et atteint le bois. Ils ont été plus osés que nous. Tout est bien qui finit bien. A présent on restera ensemble. Nous restons là une heure. L'équipe a en plus Seurat, garçon très peu intéressant, mais dégourdi, ayant l'oeil à tout, ancien contrebandier. Cinq heures debout. Il fait encore nuit. Au loin, direction Trèves, éclairs et roulements sourds, mais lointains. Nous les croyions plus près. Déception. Nous nous mettons en route. Les polonais et italiens nous suivent. Montons encore. Albert fait savoir aux Polonais que nous sommes sept et que nous ne pouvons être plus, pas beaucoup de vivres. Parvenons à la butte, à découvert. De là on pouvait voir nos ombres de bien des endroits. Je m'attendais qu'une rafale ! Nous nous pressons. Les casemates de Vauban ne sont pas sûres et peuvent être habitées par les troupes en déroute. Nous préférons aller en plein bois. Peu gai, surtout s'il pleut comme ça menace. En bas, c'est le bois avec une pente de plus de cinquante degrés. Gaby y pénètre le premier et disparaît avec fracas. Les autres prennent plus de précaution ! Mais nous glissons, les valises nous échappent des mains, nous nous accrochons aux arbres. Laissons des traces après nous. Pourvu que dans la journée, "ils" ne s'avisent pas à passer par là. Descendons. Les cailloux cessent. Arrivons aux rochers. Halte ! Là inspection. Endroit convenable mais provisoire, nous ne sommes pas assez enfoncés. Chacun cherche un coin. Saurat s'est tapi sous un rocher. Il bruine. Michel et moi nous nous tapissons sous un roc. Ne puis sommeiller et reste faire la garde. Pour Michel nous faisons un "lit" de branchages, fixons des branches et attachons avec des ficelles pour qu'il ne roule pas dans l'abîme. Il se couche, mais au bout d'une demi-heure se réveille, trop énervé.

Jeudi 8

Casi et Gaby ronflent, ainsi que Saurat, Albert et Georges. Je monte vers Michel, il se lève, ne peut dormir. Il a faim. Moi aussi. Nous mangeons un casse-croûte que nos patrons nous avaient passé ; moral excellent. Je raconte ma "conversation" avec les Boches. Michel a l'oeil poché, pas

grave. Bavardons. Il se recouche, sous ses couvertures et les miennes. Je reste seul éveillé. En bas, sur la route, défilé ininterrompu : camions, autos, canons, troupes ... Il doit être midi. Repas copieux. Cela va-t-il durer ? Inventaire des vivres : dix pains, chacun cinq kilos de colis américain et foule de conserves personnelles. Tous, sauf trois, ont un splendide morceau de jambon. Dans trois ou quatre jours nous serons libérés. Pour dimanche ! Casi et Gaby, entrepreneurs, vont en exploration. Ils ont trouvé un endroit assez plat où nous pourrions dormir ensemble : nous pourrions ainsi nous réchauffer l'un, l'autre. A cinq heures, deux par deux, nous nous remettons en marche. L'endroit est assez convenable. De grands arbres nous protègent et nous cachent de la butte opposée et de Wolf. Par contre, nous pourrions tout voir : village et route. Pour abriter du vent, disposons valises et musettes autour de la chambre ... Le canon est toujours loin. Casi se charge de nous faire une bonne litière. Avec précautions, nous coupons des branchages et les entrelaçons. Serrés l'un contre l'autre, dormons. Deux par deux, mettons tout en commun, couvertures et capotes. Vers quatre heures tout le monde est réveillé, brisé, courbaturé. Quelle trouvaille que ces branches ? Tout mon corps est endolori. Saurat se lève au lever du jour avec Gaby, et va à la recherche d'une source. Une heure après ils reviennent triomphants : juste en bas, dans les vignes, une source coule. Nous pourrions ainsi faire du café et du lait.

Vendredi 9. Pour attendre midi, nous faisons une belotte. Le moral est haut. Avec joie, nous voyons les camions défiler. N'osons bouger. De l'autre côté, à l'aide de jumelles, on peut très bien nous apercevoir. Toute l'après-midi, nous restons donc couchés. Le matin, il faudra prendre toutes les "dispositions". Au crépuscule tandis que Casi, Gaby et Saurat vont à l'eau, les autres vont ramasser des feuilles mortes. Tout cela avec mille précautions. Le sommet n'est pas très éloigné et on pourrait nous entendre. Il bruine toujours. C'est là notre ennui, nous ne disposons d'aucun abri. Le canon tonne, mais encore assez loin. Aussi nous décidons des restrictions : le matin à huit heures, gorgées de schnaps, deux pains de sucre. Dix heures : un demi pain pour sept, le soir cinq heures de même. De matières grasses, nous en avons en quantité : quinze boîte de margarine (un litre), du beurre, du pâté. Entre les repas, lait ou café. Nous tiendrons ainsi jusqu'au 20 mars. Après ? A Dieu vat. Sur les capotes on entend les gouttes tomber. Je dors tout de même comme dans un bon lit.

Samedi 10 mars. Sept heures. La pluie cesse, le ciel s'est assaini. Quel bien ! Schnaps, sucre, dormons jusqu'à huit heures. On se dégourdit ... Je lis, parle, discute, consulte les cartes. Le grondement a l'air de se rapprocher quelque peu. Il nous semblerait même qu'il tourne sur le

Hunsrück. La Moselle serait-elle traversée ? Je me rappelle les paroles des boches qui avaient tiré : "Il vous faudra marcher vite, car ils veulent encercler la région. Ils attaquent la Moselle à Ehrang et à Cochem". Si le coup est fait, nous sommes encerclés ! Mais nous ne savons rien. Mon patron travaille comme boulanger à Cröv, passe matin et soir sur la route ! Si on pouvait lui parler ! C'est trop risqué tout de même. Nous distinguons en effet quantité de troupes de l'autre côté du fleuve. A neuf heures, les français de Wolf marchent accompagnés de leurs gardiens. Ils se replient. Seulement ! Nous qui pensions être libérés demain ! ... Les Américains doivent être loin. La radio nous aurait-elle trompés ? Le moral est ébranlé ... Vers deux heures, ronflements d'avions et mitraille. Nous les voyons tourner, piquer. Bruits assourdissants des mitrailleuses. La D.C.A. doit tirer aussi. Nous sommes pris par le spectacle. Cela durait vingt minutes environ sur Bengel. Les Boches y sont donc encore ! Tout à coup, d'un seul mouvement, nous tombons à la renverse. Sur nous, un bruit infernal, une mitraille assourdissante. Nous avons l'impression que l'on tirait sur nous. Voyons quatre avions piquer sur la vallée, mitrailler un convoi. Leur mission achevée, ils viennent à droite, passent à notre hauteur. Nous voyons le pilote à la perfection. Pourvu que lui ne nous voit pas ! Ils disparaissent. Les camions sont arrêtés et le pont transbordeur de Wolf vient, sans doute prendre les blessés. Sommes quitte pour une forte émotion.

Six heures et demi. C'est à moi d'aller à l'eau ? J'y vais avec Saurat et Georges. A tâtons, nous descendons, nous accrochant aux branches. Les feuilles bruissent, les branches craquent. Une bouteille s'échappe de ma veste et roule avec grand bruit. Restons interdits ! Avec mille précautions, sortons du bois, arrivons à découvert dans les vignes. Remplissons bidons et bouteilles. En profite pour faire ma toilette et laver les dents. Il était temps ! Sans bruit, nous remontons la vigne. Les éclairs de canons illuminent le ciel. Me sens délivré en arrivant au bois. La litière s'épaissit de nouvelles feuilles mortes. Restons une heure debout, déambulons pour nous réchauffer. Le train passe : les Américains ne sont donc pas de l'autre côté ? Mystère. Auraient-ils reculé par hasard ?

Dimanche 11 mars. Nous lisons la messe en commun. Le canon s'est beaucoup rapproché et les obus doivent éclater au-dessus de Cröv, sur la butte. Nous sentons que le moment dur n'est pas loin. Plusieurs fois, nous distinguons la fusée provoquée par l'éclatement. Toute la matinée, des chars de toutes dimensions ont défilé. Certains sont en remorque. Triste dimanche ! Dans Wolf rien ne bouge. A deux heures une musique délicieuse nous charme : deux barques marquées de la Croix Rouge descendent la Moselle. Certains s'amusent à l'accordéon. Est-ce pour noyer le cafard ou étouffer les plaintes de leurs blessés ? Derrière nous,

du côté de Cochem, roulement ininterrompu. Auraient-ils traversé la Moselle ? La même question angoissante nous poursuit ! Regardons nos albums, lisons les quelques lettres que nous portons. A quatre heures un char tire à la mitrailleuse loin au-dessus de Cröv. Mêmes bruits, et coups de canons très fournis dans la direction de Bernkastel. Les courbes de la Moselle ne nous permettent pas de localiser ces tirs. Enfin nous sommes presque dans la zone de combat. Avons faim. Les jambes ont peine à nous porter. Les changements ont été trop brusques. Huit heures, nuit noire. Le ciel est éclairé de formidables éclairs suivis à courts intervalles du bruit de départ (nous comptons ces secondes). Le train arrive de nouveau, va jusqu'à Cröv ? fait demi-tour. Bon signe, le front est là. Dormons tranquilles. Commençons neuvaine à Notre-Dame des trois Ave-Maria.

Lundi 12 mars. Après le schnaps habituel du matin, nous fumons une Camel et discussions quand une détonation nous secoue tout l'être, puis une deuxième. Que signifie cela ? Regardons en bas et voyons le génie faire sauter le train à cinq cent mètres de la gare. La locomotive est partie. Font sauter aussi l'aiguillage de la gare de Wolf. Nous n'en croyons pas nos yeux : nous sommes donc libérés ? Albert tempère notre exubérance. De la prudence. Un homme, surtout un ennemi, a pour "eux" si peu de valeur. L'après-midi, le pont transbordeur saute. Le matin vers huit heures, nous avons été secoués par une détonation formidable. Ce devait être le pont de Traben-Trarbach qui sautait, un si beau pont. Véritable idiotie qui ne retardera l'avance alliée que de quelques heures. Les obus éclatent au-dessus de Wolf, sur la butte même entre Wolf et Cövenick, là où le Mont-Royal est rétréci. Cette fois, nous entendons, à la perfection, le sifflement caractéristique de l'obus. A quatre heures, Michel, à genoux, appuyé contre un arbre, observait les alentours de Wolf quand une rafale de mitrailleuse nous fit tressaillir : se croyant vu, Michel ne bouge ; seconde rafale, suivie de plusieurs autres. Nous avons nettement l'impression que l'on tirait sur nous et que le soldat s'était rapproché. Enfin Michel voit un soldat sur l'autre versant. Il s'amuse à tirer en l'air ... Quelle rude émotion ! ... Du côté de Longkamp, ça a l'air de "barder". L'artillerie tonne des deux côtés. A cinq heures, nous étions en train de déguster notre tranche de pain quand un bruit ressemblant étrangement à celui d'une charrette lancée au galop nous fait tressailler. Je me penche pour voir ce que pouvait faire cette charrette. Les copains, eux, ont identifié ce bruit : "Ce sont des obus, attends ...". Un éclatement formidable et une immense gerbe de fumée sur le plateau de Cröv me mettent à la réalité. Les obus tombent aux endroits où vient de se passer une lutte à mort entre mitrailleurs dont nous pouvions voir les feux. Ce claquement (clac, clac, clac) de l'obus se répète sans cesse jusqu'au soir. Les Américains se taisent. Les obus semblent venir du côté de Unkell au-

dessus de Trarbach. A trois heures mitraille très fournie au dessus de Cröv : les machines allemandes sont postées à l'orée d'un bois au-dessus des vignes. Le combat dure une demi-heure. Puis tout cesse. Un char tire aux environs d'Uerzig. Vers trois heures et demi du matin (personne ne dormait) un sifflement strident suivi d'un fracas épouvantable, toutes les deux ou trois minutes. Le bruit se reproduit. A chaque sifflement, chacun, involontairement, se crispe, se colle à terre et attend de recevoir en plein un obus. Il suffirait aux Américains de faire une erreur de calcul et au lieu d'atteindre le haut de la butte, ils visent le côté et nous mettent en plein feu.

Le lendemain, même tir. Quelquefois, pour nous défatiguer, nous nous asseyons. Départ de l'obus (sourd), sifflement et tous d'un commun accord, se tournent, se jettent à plat ventre. Michel et moi nous collons l'un à l'autre. Quelles heures crispantes nous avons vécues là. Passer cinq ans en captivité et être soumis à un tel baptême du feu, si près de la libération et sujet à être découvert par une patrouille SS qui certainement ne se laisseront pas prendre comme ceux de Litzig !

Mardi 13. Vers trois heures du matin, nous sommes tous réveillés en sursaut. Détonation et sifflement strident d'obus en direction des Américains. Entendons l'éclatement. Stupeur ! Comble de malheur ! Une batterie de canons est postée sur le Mont-Royal. Toutes les dix minutes, une salve part. Nous frémissons en les entendant siffler, aller sans doute faire des victimes parmi nos alliés ! De quelles épithètes n'ont-ils pas été qualifiés, les Boches, cette nuit-là. La réponse ne devait pas tarder. En bas, à Wolf, un canon tire également. Nous voilà encadrés.

Vers six heures, la réponse arrive. Le bruit est si étourdissant que nous ne pouvons localiser les points de chutes. Au point du jour, nous rampons, nous fauillons à travers les branches et distinguons par-ci, par-là, d'énormes trous. La lutte se poursuit, infernale. Le départ des obus allemands résonne très clair et est peu de temps après suivi du fracas de la chute des obus américains. Ils tirent à présent sur la butte. Pourvu qu'ils ne visent pas trop court. Les obus éclatent à cent mètres de nous et pas d'abri, rien ! Nous sommes à plat ventre attendant à chaque départ l'arrivée d'un projectile. Une autre batterie américaine tire plus à droite. Les obus sifflent et quelques secondes après éclatent. Nous pensons que c'est pour Enkirch. Une troisième batterie tire à gauche sur Traben-Trarbach. Comment retrouverons nous la ville ? Entre-temps, dans la boucle de Cröv, un soldat tire des balles traçantes à la mitrailleuse. Toute l'après-midi, les avions passent et repassent, assez bas, pendant que la "Cocotte", tout doucement, survole les sinuosités de la Moselle. Elle

nous donne l'impression de voler en terrain conquis et pourtant les obus sifflent des deux côtés. La nuit je ne ferme pas l'oeil. Dois aller à l'eau.

Mercredi 14. Les Américains continuent à tirer. Mais sur le Mont-Royal rien ne répond. Sont-ils tués ? Ont-ils passé de l'autre côté du fleuve ? Vers huit heures nous sommes fixés, car des obus partent, très fournis, du côté de Starkenburg. La réponse arrive et nous entendons les obus siffler et éclater plus loin que le Mont-Royal. Serions-nous sauvés ? Reste encore l'infanterie, pensions-nous. Il y a huit jours aujourd'hui on s'évadait. Mais ne pensions pas rester cachés si longtemps. La canonnade paraît diminuer pour cesser vers les trois heures. A quatre heures le crieur public de Wolf fait annoncer par le tambour, nous l'entendons, ne pouvons distinguer ses paroles. Que peut-il dire ? Résistance à outrance assurément ou appel du Volksturm. La nuit est calme, je dors profondément, exténué.

Jeudi 15. Plus rien ne bouge. Le crieur de Wolf parle, ne le comprenons pas encore. Sur le Hunsrück, canonnade. Perplexité. Que peuvent faire les Américains ? Avec leur matériel ils se laissent réduire au silence ? Peut-être même ont-ils reculé, comme du côté de Bittburg ? C'est à eux d'attraper des épithètes peu glorieuses. Temps splendide. Quadrimoteur, Moskitos, Jabos sillonnent le ciel. Mitrailleuse de chars vers Bengel. Et puis rien.

Vendredi 16. Les vivres diminuent. Au réveil Albert décide qu'il ne sera mangé qu'une demi boule de pain, le soir. A dix heures chacun devra se contenter de deux biscuits américains. Un kilo de pain à peine pour sept, plutôt sept cents cinquante grammes. Nous pourrons ainsi tenir jusqu'à lundi. Plus d'espoir. Nous sommes persuadés que les Américains trouvent de la résistance, ont fait demi-tour. Les Allemands nous disaient bien qu'à la moindre résistance, ils reculaient : les bombardements se chargeaient alors de faire leur travail. Mais ici, rien. Les avions passent bien, mais rien ne tombe. C'est un silence mortel, désespérant. Nous regrettons les jours passés parce qu'alors nous pouvions au moins situer un peu les positions. Et de forger toutes les positions possibles : Albert, Georges et Routaboul sont décidés de franchir le front, coûte que coûte. Michel a beau leur expliquer la folie d'un tel acte, rien à faire ; pourtant, nous risquons des rafales des deux fronts. Nous croyions bien avoir affaire à une guerre de position où les adversaires s'observent en silence. Si nous nous rendons aux Schleus, que feront-ils de nous ? Nous garderont-ils ? Ou bien emploieront-ils le moyen le plus expéditif pour se dégager d'un fardeau inutile, encombrant, dangereux ? C'est se remettre au hasard de tomber sur un schleu bien disposé. Le canon tonne bien sur

le Hemrück, bien loin ?? Mystère. Oh ! les affreuses heures d'incertitude. Mal peignés, sales, les yeux fatigués, nous discussions à longueur de journée. Un rien est sujet à discussion. Vers dix heures sur Cröv un homme tire une rafale de balles traçantes. Georges aperçoit sur la route un homme, qui, marchant lentement, revenant, s'arrêtant, porte quelque chose de blanc ! Qu'est-ce ? Sûrement une sentinelle. Voix du fameux crieur de Wolf. Incompréhensible !

Quatre heures. Départ d'obus. Attendons. Ils semblent venir de l'autre côté. Eclatement dans la vallée, ô stupeur ! des colonnes de fumée s'élèvent de Cröv (plusieurs civils ont été tués, surpris, avons-nous su après). Quel dilemme cela nous pose. Ou bien ce sont les canons boches placés au-dessus de Trarbach et alors Cröv est américain (deux kilomètres de nous !!), ou bien ce sont des Américains et alors Trarbach est occupé par eux ! Sommes donc encerclés ! Des deux façons que ce soit, les Américains sont donc à cinq kilomètres de nous ! Cela nous rassure. Mais reste cette infanterie boche, cette arrière-garde de SS ! A six heures, calme. Nous mangeons les quelques grammes de pain ... de quoi exciter l'appétit. La tête tourne ... A ce régime, nous n'irons pas loin ... et il faudra peut-être marcher ?

Le temps se couvre par surcroît. Attendons de la pluie. Ciel chargé à craquer ! Corvée d'eau. Elle nous est utile cette eau, mais quelles émotions pour en avoir ! Avec quelle lenteur se chargent les bidons et les bouteilles faisant glou, glou ... Puis Michel et moi allons ramasser un sac de feuilles mortes. Malgré nos précautions, elles crissent. Sommes en plein ramassage quand, nous percevons des pas ... Croyons distinguer une forme humaine écartant les branches et se dirigeant vers nous ... C'est bien cela ! Nous ne bougeons pas, restons à genoux, les mains à terre, les yeux fixés sur la forme. Apercevons quelque chose de blanc qui repart. Mon coeur bat à se rompre ... A tâtons, nous nous écartons de l'endroit, décrivons un grand détour, et après mille péripéties retrouvons notre couchette. Explications ... C'est Soulier qui nous avait effrayés. Huit heures ! nuit noire ! C'est le seul moment pour se dégourdir les jambes ... Le coup de bombardement de Cröv nous laissant perplexes, et le temps s'est si gâté. Nous nous couchons avec l'idée de nous réveiller trempés.

Samedi 17. L'estomac me réveille ... A dix heures il faudra nous contenter des deux biscuits. Il y a pourtant un extra. Du riz qu'Albert a fait tremper depuis la veille mais qui n'a pas du tout gonflé. Nous le savourons pourtant. Vers douze heures, un char semble tirer sur Cövenich et un canon anti-char sur le Mont-Royal. Pas de doutes les Boches y sont. Quelle race coriace. Nous qui pensions fêter les rameaux

en France ! A notre frayeur, les vivres diminuent et les restrictions nous affaiblissent. Ne restent que quelques boîtes de margarine. La semaine prochaine sera celle de la décision. Nous n'aurons pas de reproches à nous faire, avons vraiment attendu jusqu'à l'extrême limite de nos forces. Nous voulons aller aux renseignements. Une des premières maisons de Traben est habitée par une Anglaise, très sympathique. Il s'agirait de lui parler et d'être fixés ! ... C'est décidé pour lundi soir.

Dimanche de la Passion : 18 Mars. Deuxième et dernier dimanche dans les bois. A dix heures nous récitons ensemble la messe. Je dis le chapelet comme tous les jours avec Michel. A quatre en effet nous le récitons ensemble. Demain doit finir notre neuvaine à Notre-Dame des trois Ave Maria et c'est la fête de St Joseph ! Georges Soulier nous dit qu'il a toujours eu confiance en St Joseph : "c'est un brave type de saint !". Il a confiance que demain nous puissions être libres. Mais nous n'osons plus penser à cette libération qui est devenue, après les déceptions multiples de la semaine et les espoirs brisés, une fiction. Onze heures : comme c'est dimanche : un extra. Albert ouvre une boîte de "singe" d'un kilo. Nous la mangeons avec les deux biscuits. Quel festin ! Les cigarettes s'épuisent, entamons celles du malheureux Ropars.

Avions en grand nombre. Une heure repos. Mais sommes vite réveillés par un bruit d'hélices au-dessus de nos têtes. Apercevons la cocotte rasant les sapins du Mt Royal. L'hélice tourne très lentement et nous distinguons toutes les parties de l'appareil. Il n'est pas à dix mètres au-dessus des sapins, disparaît, plus de bruit ! Pas de doute il a atterri. Si on allait se renseigner ! Mais sortir du bois ! La cocotte a peu seulement voler très bas, et remonter par Enkisch. Les Allemands ne tirent pas sur elle, ils sont trop vite repérés ! Deux fois elle revient et deux fois elle semble se reposer. Nous nous faisons sûrement des illusions. Le matin, Michel et Andrivain étaient allés dans le bois, ont pris le chemin par lequel nous sommes venus et enhardis ont mis le nez dehors. Michel, lui, monte, traverse une place dénudée, se cache sous un sapin et, de là, observe. Il voit tout Traben et une partie de Trarbach. Rien ne semble démoli et personne ne se montre. Curieux.

Albert décide de nouvelles restrictions. Un quart de boule le soir et quelques biscuits. Nous pouvons aller ainsi jusqu'à jeudi. A savoir si nos forces le permettront. Le corps est déjà si affaibli. Les jambes ont peine à nous soutenir. Ça irait si on était sûr d'être libéré. Mais se rendre aux Boches dans un tel état ! ... A Wolf, on voit des civils se promener, des femmes pousser des voitures d'enfants.

Lundi 19 Mars

Que nous réserve cette journée, fête de St Joseph, terme de notre Neuvaine ? Comme un éclair, trois se décident à sortir. Les trois célibataires. Quittons le bois, rien, tout est calme. Brouillard intense. Stupeur. Le barrage anti-char est ouvert. Devant, trous d'obus. Décidons d'aller jusqu'à l'Anglaise. Auparavant un vieux se présente et fait des signes désespérés. On ne le comprend pas ; on s'approche : "Versteckt, Ihr schnell du lieber, Gott. So ist so schlimm ! Die Amerikaner sind da, und die sind so streng". Cela suffit ... Nous sommes libérés ! ... Libres ! ... L'Anglaise nous dit que Traben est occupé par quarante cinq Américains. Embrassade quand on arrive aux vignes. Course affolée, nous remontons au bois. Les camarades attendent sceptiques, se demandant ce que nous pouvions devenir après une heure de marche ! "Debout, les Boches nous suivent". Ce cri a suffi pour bien réveiller tout le monde. Chacun prend son barda. "Camarades, nous sommes libres, n'ayez plus peur. Depuis samedi, les Américains occupent Traben". Personne n'ose croire, mais à nous voir pleurer, ils se rendent tous à l'évidence. Nous nous embrassons, nous pleurons de joie, causons enfin (avant nous ne faisons que chuchoter). Saurat hurle la Marseillaise ! Quoi ! Plus de Boches pour nous surveiller, nous allons donc passer à Traben, libres ! ... Personne autre que nous ne peut mesurer la valeur d'un tel terme. Tout est oublié, faim, cafard. Nous n'avons donc pas souffert en vain. A genoux, ostensiblement, nous disons la messe de St Joseph, finissons la Neuvaine par le chapelet. Ferventes actions de grâces. Il nous reste une boule de pain, la dernière. Faisons un festin, mais ne pouvons manger. C'est en tremblant que chacun coupe un bout de pain. Tout est bien vite expédié car l'émotion nous coupe tout appétit. Chacun fait son barda ; l'inutile est jeté. Les fameuses valises de tôle restent là, une d'elle m'avait fait bien souffrir dans la fuite et ... en route. Avec peine nous réalisons notre bonheur, le changement a été si brusque. Triomphant, nous reprenons le chemin que nous avions pris, si craintifs, pour nous réfugier. Des avions survolent le pays, laissant derrière eux une longue traînée blanche. Ne les insultons plus.

Temps splendide, chaleur très forte. Descendons chez l'Anglaise qui nous fait goûter le vin de la Moselle et fait cadeau d'une bouteille à chacun. Nous avons su par elle que Cröv était pris depuis mardi. Wolf mercredi et c'était pour communiquer les ordres des Américains que le crieur public parlait. Si on avait pu seulement comprendre alors ses paroles. Traversons Traben. Personne dans les rues. Beaucoup aux fenêtres et aux portes, mais n'osent sortir. Ils nous sourient et nous disent : "Ah ! vous allez voir votre Heimat !". "S...", leur répond-on, ce n'est pas de bon coeur que vous nous voyez partir ! ...". Désormais, plus ces regards inquisiteurs

demandant nos papiers à chaque instant. En 1940, et après, nous n'étions pas des êtres humains pour eux. Maintenant ils ont peur de la revanche ... Sur la Moselle, près de Hausmann et l'hôtel Clauss Feisst, une auto mitrailleuse en faction. La sentinelle nous salue du V et nous fait signe d'aller plus loin, vers la place. Presque pas de trace de guerres. Arrivons rue Adolf Hitler (pancarte gît à terre), passons devant la maison du chef nazi (le sinistre Ranhoff). Tout est démantibulé chez lui et la maison est vide. Comme prévu, il a dû se "déb...". Arrivons au pont. Affreux ! Le pont si artistique, svelte, gît lamentablement dans la Moselle. Trois arches sur quatre sont dans l'eau, fers tordus. Les maisons avoisinantes sont écroulées. Des jeeps passent sans cesse. Arrivons devant "Kommandantur" et arrivons chez Lahn, patron de Michel. "Elles" nous attendaient et se demandaient ce que nous devenions. Toilette ! Enfin ! Nous étions affreux à voir, sales et pas rasés ... Centaines d'avions, mais ne nous effraient plus.

Montons à la cuisine. Aimable, on nous cède la cuisinière. Nouilles au beurre, pâté américain, café jus. Les patronnes trouvent ce repas délicieux. Promenade l'après-midi. Allons au kommando. Tout y est démolé par nos copains : lits, paillasses, bouteilles ... Voyons Mme Cosin, la femme de notre chien de garde, le plus sale type anti-français qui existe. Penaude, elle nous salue ; lui demandons où est son mari : "gefäng...". Heureusement, lui dit-on, il n'aurait pas dû se trouver devant nous ! Voyons Mme qui, piteusement, va faire sa provision d'eau à la Moselle. Plus d'eau, plus de courant. Ne pouvons aller à Trarbach, le ponton en voie d'achèvement. Dîner chez Lahn (frites, paté, vin et schnaps payé par la famille). Si le fils SS, hitlérien dans l'âme, nous voyait ! Il doit crever en Tchéco, des éclats qui lui ont labouré le ventre. Ce qu'il mérite, le Willy ! Gaby et Casi vont coucher chez Ilges, Albert et Georges chez Westermann. Je reste avec Michel. Jusqu'à une heure du matin nous bavardons à la cuisine avec les patronnes de Michel : discussions. Hilda était présidente de N.S. Frauen-schaft et a peine à se soumettre à la réalité. Malgré son fanatisme aveugle, elle a été une soeur pour Michel et lui a sauvé la vie, lors de la prise de Cherbourg, grâce à sa place dans le parti (à quelque chose, malheur est bon). Et nous allons nous coucher dans un lit. La première fois depuis cinq ans. Bien qu'exténué, je ne pouvais dormir et commençais à préférer la dure. On s'habitue à tout ... Et puis, les émotions étaient trop fortes. Le lendemain, à six heures, c'est presque une délivrance de sortir du lit. Toilette, corvée d'eau à une source. Notre premier jour de libéré a vécu.

Mardi 20. La matinée se passe à Traben. Je voudrais bien voir ce qui se passe à Trarbach. Boulogne et Bouykens sont là, ainsi que Grazide, Criqueu, Carreau, Parrain, Gonel, Fleury, Thibaux. Willemin et

Dieudonnat se sont rendus avec Huet et Playout. Grazide nous raconte une scène à laquelle il a assisté : caché dans le bois au-dessus de Hühnerberg, il voit une voiture s'arrêter, des soldats en descendre, des civils les mains liées : quatre hommes. Les SS se mettent en rang, chacun son tour, les civils sont placés devant un pommier, les yeux bandés et ... fusillés. Les français qui, de leur retraite, y assistaient, se demandaient si le même sort ne leur était pas réservé, si les SS les trouvaient. Wolmar, le "caïd" des SS, Ranhoff, Goetz, Gestapo, le Maire se sont évadés, leur besogne de banditisme, de terrorisme terminée. J'arrive sur la place de Trarbach. Vois le gendre de mon patron qui enfin peut dire ce qu'il pense. C'est un des rares qui n'a jamais cru à la victoire teutonne et ne l'a jamais souhaitée. Obligé de faire partie de la Volksturm il s'est évadé et est retourné chez lui après avoir rencontré en plein bois, un polonais, sa femme et un enfant de huit mois mourant. Comme il ne pouvait sortir de la cave où il se cachait, il faisait ravitailler cette famille par un catholique anti-nazi : Mr Beitzel. Me voyant revenir, mes patrons sont radieux : que d'explications ! Chacun voulant raconter son histoire, les émotions durant le bombardement. Trarbach a bien souffert ... Chez Faust, l'enthousiasme est plus tempéré et le pauvre vieux Gust veut encore croire à la victoire. Reviens chez Bauer où je soupe. Jusqu'à minuit, nous nous racontons les péripéties. Pendant onze jours, ils ont caché le gendre déserteur de la Volksturm et un soldat de l'armée régulière évadé également. Elles ne pouvaient dormir s'attendant nuit et jour à une fouille par les SS. La débâcle allemande fut affreuse, véritable panique. De vendredi à samedi 17 pas un coup de feu. Vers une heure du matin, elles entendent des soldats bottés courir la rue et un soldat crier : "eilen Sie sich Herr Leutnant, sie sind da!". Dépêchez-vous ils sont là. Et puis, rien ! Sinon des formes sombres glissant sans bruit sur les trottoirs. Le lendemain, la ville était parcourue par les jeeps et quelques camions. La plupart des civils sont heureux d'être délivrés de la guerre, certains du nazisme. D'autres sont abattus (Frau Hack), cette Frau chez qui j'ai travaillé et qui croyait à la victoire. La cave de Vollmar est à liquider et les civils se pressent pour avoir du vin, les réfugiés de Trèves surtout. Les nerfs tombent, suis fatigué. Deuxième nuit dans un bon lit, quel rêve !

Mercredi 21. Chez mes patrons on évacue la cave. La terreur de la guerre est passée. Plus de crainte des bombes. Me promène à Halsberg, Herbstberg. Spectacle splendide, comme le coeur est joyeux. Allons trouver les Américains qui disent comme de juste : "tomorrow".

Jeudi 22. Déjeuner chez Palur : frites, pâté, lapin, café. Le vin de Vollmar et du schnaps de Mr Horch Hermouar, le sinistré, un qui sait bien tourner sa veste. Les Américains passent fouiller les maisons. Nous rentrons chez le fameux Frantz qui bien souvent m'a pris à la gorge. Mais

je n'ose me venger. Et pourtant mes copains m'y incitaient. Frantz est tout pâle quand je lui ai demandé ce qu'il m'a fait l'hiver 43 dans les vignes de Sehr ! Il n'ose rien répondre.

Vendredi 23. Le commandant doit arriver aujourd'hui. Nous nous rendons au Q.G. mais toujours : "tomorrow". Nous sommes énervés. Que faire ? Beaucoup sont décidés à partir dès lundi. J'aide mon patron à sortir la vache : la première fois depuis l'automne dernier. Toute une histoire : une véritable bête affolée. A midi, nous déjeunons chez Albert. Les Bauer (Rudolph, Friola) sont épatants. Ils envient notre sort et voudraient nous accompagner. S'ils connaissaient notre opinion. Des avions passent, plus de danger.

Samedi 24. Journée "calme". Pas d'incident. Jardin "Fallig".

Dimanche 25. Assistons à la messe à la Petrus et Paulus Kirch. Grande foule recueillie priant pour la Paix plus que pour la victoire. Promenade. Invitation chez Lendner. Déjeuner chez Lahn. Cassons la croûte au bord de la Moselle. Notre départ est fixé à mardi prochain. Promenade sur le sentier de Saverberg avec Albert.

Lundi 26. Vignes Vohl : dernière fois. E. Gouel, Thibaux, Robert, Julien sont partis. Les civils également. L'après-midi préparatifs de départ. Tout est prêt. Me couche à onze heures. La dernière fois à Traben. Il était temps ! Ne puis dormir tellement je suis énervé. Me lève à six heures. Promenade sur le sentier de Starkenberg avec Albert.

Mardi 27. Six heures : toilette, jus. Sept heures et demie. Rassemblement sur la place, pas pour se rendre au travail comme un troupeau de bêtes. Tout le monde est là. Grazide, Criquet ont une voiture qui déborde de paquets et musettes ! Ils ont même encore des cuisses de biches en conserve dans de la graisse. Partons. Au-revoir aux patrons qui pleurent ... Ce doit être plutôt pour le travail que pour le prisonnier qu'ils pleurent. Montons aux "combes". Atteignons Fallig. Dernier coup d'oeil sur la ville où j'ai passé trois ans ! Tout est silencieux. Pas de regrets. Montons la vigne, aperçois "mon" bois que j'ai coupé l'an dernier et qui gît encore à Saverberg. Montons au Hahn, Wolferberg, atteignons la butte de Bernkastel. Equipe de Criquet traîne avec la charrette. Descendons sur Bernkastel. Adieu montagnes où j'ai tant peiné sans espoir de voir le tourment finir ! Adieu Allemagne.

A Bernkastel, le pont est aussi à l'eau. Les Américains ont bien construit un pont de bateaux, mais ne nous laissent passer. Allons plus loin où un

passer fait la navette entre les deux rives. Mais une guerre terrible ... Nous avons pour une heure d'attente et il est onze heures. Le passeur arrive et nous prend tout de suite avant les civils : "Ils passent les premiers, car voilà cinq ans qu'ils n'ont pas vu leur Heimat". Le bateau enfonce jusqu'au bord. Maurice Ballout réussit à faire passer sa poussette d'enfants. Quittons la Moselle à Gues. Déjeunons au bord de la route. Chaleur torride, pieds en sang lourds à porter. Dans ma valise, deux bouteilles que je n'ai pas le droit de boire (ordre de E. et S.). C'est pour mon père. Un convoi de cinq autos passe, s'arrête. De chaque camion, deux hommes descendent, habillés en Américains : "Salut les gars". Des Français ... Ils sont venus rapatrier les prisonniers et veulent nous prendre. Mais comme ils vont sur Koblenz, nous préférons marcher. Une charrette nous porte jusqu'à Lieser. Dans les vignes, un train de trente wagons est entièrement brûlé, loco tordue. Passons à Lieser, Isann, Clausen, Mouzel. Couchons dans un petit patelin. Au fond, au loin les monts de la Moselle. On est fatigué. Six heures : réveil. Demandons du lait à une fermière qui nous en remplit un seau.

Mercredi 28. Et en route ; passons par Esch, Helzarath. Routes défoncées. Convois de camions, faisons signes, mais aucun ne s'arrête. A Hetzerath je rentre dans une boulangerie quand un camion américain passe, s'arrête, fait marche arrière. Deux hommes en descendent et nous demandent où nous allons : "To France". "Nous aussi, à Thionville". Nous invitent à monter avec eux ! Bonheur inconcevable, si inattendu. Dans quelques heures nous serons en France. Leur donnons quelques bouteilles dont une de Whisky. Et le camion file... Nous sommes bousculés, aveuglés par la poussière, mais le cœur est heureux. Passons Vintrick en ruines, Ehrang détruit, Trèves saccagé. Des files ininterrompues et interminables nous croisent, c'est fantastique, leur matériel écrasant. A Trèves, le terrain d'aviation est intact. Des avions de toutes espèces le couvrent. Nous en voyons décoller et prendre l'air. A onze heures quittons l'Allemagne à Wasserbillig. Suivons la Moselle qui devient plus étroite. Elle n'a plus l'apport de la Sarre. A droite, le Luxembourg avec ses vignes où pendent des grappes de raisins calcinés. On n'y a pas fait les vendanges à cause des combats. A gauche, de l'autre côté de la Moselle, toujours l'Allemagne. Sur la route, pancartes avec : "Intery in Germany. Don't fraternize with German". Passons Remich et approchons de la frontière française. Y sommes ! Poste de douane : une borne au milieu de la route. Saluons le drapeau français. Passons à deux kilomètres de Sierk si célèbre en France en 1939, à six kilomètres de Rodemack où se trouvait Saïck. Arrivons en France à Midi moins cinq. Débarquons à Thionville, sur une place. Nous sommes noirs de poussière. A côté, hôtel de la Croix de Lorraine : douche ; le patron nous invite à manger. Repas excellent, champagne. Il nous donne des paquets de

Camel et son enfant un splendide drapeau français. Il s'occupait pendant la guerre de faire évader des prisonniers ... Après-midi, au centre d'Accueil. Je suis le 1.167e qui y arrive. Formalités. Des français y ont amené des Russes, bêtes humaines, hideuses, épouvantables à voir. Pauvre race française ! A cinq heures prenons le car, passons par les scieries et fonderies qui ont l'air détruits. A sept heures Metz. Centre d'accueil. Nos papiers étant prêts nous pouvons prendre le train. Vite en camion vers la gare. Trouvons un compartiment. Il y a aussi des jeunes filles "volontaires !" ... Sept heures et demi en route pour Paris. A onze heures Nancy.

Jeudi 29. Nancy, nous défilons pour le casse-croûte, quart de vin et café chaud. Traversons la Champagne. Tous les ponts sont détruits. Le train semble parfois voler au-dessus de la Marne. Le pont reconstruit n'a pas de parapet et des portières on ne voit rien que l'eau ... Epernay avec ses gigantesque maison Mercier longeant la voie. Châlons-sur-Marne, halte ! Un train de prisonniers boches nous croise : huées ! Fais avertir Mme Gouel que son mari est en route. Meaux et enfin ... Paris. Gare de l'Est. Accueil très émouvant. Une foule immense attend le train spécial. Autobus jusqu'au Centre d'Accueil du 14e. Défilé, drapeau en tête, acclamations. Déjeuner, speech du maire, etc ... Colis de France. Casi et Gaby nous quittent, puis c'est le tour d'Albert et Georges. Saurat est parti aussi avec Ballout. Michel et moi restons seuls. Et voilà que l'on crie : "Direction de Brest en voiture !". Cette nouvelle nous affole, la minute de séparation est arrivée ! Triste moment ! Nous nous promettons de nous écrire. Il faut donc le quitter ce cher frère ! Nous nous étions si bien compris, nous nous connaissions si bien ... et maintenant je ne verrai plus sa sympathique figure, sa mine réjouie, toujours gai et prenant tout par le bon côté. On me presse de me hâter mais ne puis me résigner. Nous nous embrassons. "Au revoir, Michel, ne nous oublions pas ...". Nous pleurons et vite je prends bagages et fonce vers l'autobus. La foule s'émeut de nous voir pleurer, mais ne peut comprendre l'amitié née dans la misère. Il faut y avoir vécu. Gare Montparnasse. J'attends le train, mais la séparation me semble trop précipitée. Je vais demander à un lieutenant si je ne peux attendre le lendemain : "Mais si, bien sûr". Je n'attends plus, reprends mon barda et vais à pied à travers les rues de Paris, heureux de pouvoir revoir Michel qui lui ne part que demain. Arrive au Centre d'Accueil. Michel ne s'y trouve plus. Quelle déception ! Un ouvrier m'interroge, me prend en pitié et me dit de passer la nuit chez lui. Je n'ose, mais sur son insistance, j'accepte. On m'y fête. Vraiment la population parisienne est sympathique et jamais nous ne croyions à un tel accueil. Ils sont privés, mais s'ingénient pour se procurer pain, vin, viande pour un prisonnier ! Sept heures ! Prends le métro espérant voir Michel à la gare. Y arrive et l'aperçois rentrant en gare. Il est tout surpris de me voir. Nous espérons

voyager ensemble jusqu'au Mans où Michel prendra la direction de Cherbourg. Hélas ! devons nous séparer après nous être vus quatre minutes ! Je prends l'express Paris-Brest. Le coeur bien gros de la séparation. Le Mans, Laval, Vitré, Rennes. J'y descends car je dois passer par la Vraie-Croix. Accueil émouvant. Au centre d'Accueil une femme de prisonnier vient me trouver avec sa petite fille et me demande de permettre à sa petite de m'offrir un bouquet de fleurs. La petite me présente un superbe bouquet enroulé dans un ruban tricolore. J'embrasse l'enfant. La maman, et moi, pleurons d'émotion. Crêpes bretonnes ... Train pour la Vraie-Croix. J'y arrive à neuf heures. Marie Anne A. allait se coucher ! Quelle surprise ! Etreintes ... Avec quel bonheur j'apprends qu'à Kerbrat il n'y a pas de dégât. Y passe les fêtes de Pâques (du 30 au 3 avril). Lundi pèlerinage à Ste Anne d'Auray. Visite magnifique de la basilique. Trésor, objets précieux, gobelet renfermant le sang de deux prêtres fusillés par les Allemands pour avoir été porter un ultimatum à l'Hôpital allemand.

Mardi 3 avril. Train pour Pontivy. Delà, un soldat me conduit en auto à Noyal où je vois la chère petite soeur. Toujours souriante, encore plus heureuse parce qu'elle a trouvé sa voie. Y reste jusqu'au mercredi soir. Quelle belle journée. Promenade intense ... La supérieure, ancienne supérieure d'Arragon, est charmante et me gâte. Mercredi soir. Tous les deux allons à Pontivy. Dors chez un ex-prisonnier. Prends le train, le lendemain à six heures.

Mercredi 5 avril. Dix heures St-Brieuc. Quatre heures train pour Landerneau, la maison ! Guingamp. La caserne a une aile brûlée. Morlaix. Je m'étonne que les Boches aient laissé le viaduc intact. Ont-ils fait de même pour Plougastel ? Landerneau. Je saute par la portière. O stupeur ! Je tombe en face de Bernadette, Pierre, Elisa, J.M. et Léon et Gaby Dantec. Marie Corre, Louis Page et Félix Abhervé. Tout le monde pleure. Me voici donc libre. Quoi ? on m'embrasse, on m'interroge, on m'entoure ? ... Ce n'est plus l'indifférence et le mépris de cinq ans ! Souper au Centre d'Accueil avec Bernadette et en auto pour Kerbrat. A Kerflegar une maman et deux petits m'attendent. A Kerbrat tout le monde est rassemblé dans la cour. Emotion indicible en embrassant mon père, petit Jean, Elisa, Maïté. Que les petits ont changé ! Maïté avait huit jours quand je suis parti. A présent elle va en classe. Et les voisins sont venus fêter mon arrivée. Jamais je n'oublierai cela. La misère de cinq ans m'avait fait croire que jamais je ne retrouverai l'intimité familiale ... et rien n'a changé. J'apprends les atrocités faites par les Boches. Je n'aurais jamais cru à une telle barbarie. On n'en avait jamais entendu parler.

PAGES DU CAHIER MANUSCRIT

Page 2 : 4	Page 36 : 38
Page 3 : 5	Page 37 : 39
Page 4 : 6	Page 38 : 40
Page 5 : 7	Page 39 : 40
Page 6 : 8	Page 40 : 41
Page 7 : 9	Page 41 : 42
Page 8 : 10	Page 42 : 43
Page 9 : 10	Page 43 : 44
Page 10 : 11	Page 44 : 45
Page 11 : 12	Page 45 : 46
Page 12 : 13	Page 46 : 47
Page 13 : 14	Page 47 : 48
Page 14 : 15	Page 48 : 49
Page 15 : 16	Page 49 : 50
Page 16 : 17	Page 50 : 50
Page 17 : 18	Page 51 : 51
Page 18 : 19	Page 52 : 52
Page 19 : 21	Page 53 : 53
Page 20 : 22	Page 54 : 54
Page 21 : 23	Page 55 : 55
Page 22 : 24	Page 56 : 56
Page 23 : 25	Page 57 : 57
Page 24 : 26	Page 58 : 58
Page 25 : 27	Page 59 : 59
Page 26 : 29	Page 60 : 60
Page 27 : 30	Page 61 : 61
Page 28 : 30	Page 62 : 62
Page 29 : 31	Page 63 : 63
Page 30 : 32	Page 64 : 63
Page 31 : 33	Page 65 : 64
Page 32 : 34	Page 66 : 66
Page 33 : 35	Page 67 : 68
Page 34 : 36	Page 68 : 70
Page 35 : 37	Page 69 : 71